

Les constructions hypothétiques introduites par *si*
et
leurs contreparties norvégiennes

Hege Dale Martinussen



Masteroppgave i fransk språk
Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Universitetet i Oslo

Våren 2010

TABLE DE MATIÈRES

Remerciements	4
INTRODUCTION	5
Terminologie	5
I. Première partie	
1. LES CONSTRUCTIONS HYPOTHÉTIQUES EN SI VUES PAR LES GRAMMAIRIENS ET LES LINGUISTES.....	7
1.1 Qu'est-ce qu'une construction hypothétique introduite par <i>si</i>	7
1.2 La fonction syntaxique de la proposition hypothétique introduite par <i>si</i>	11
1.3 La fonction thématique et la fonction rhématique de <i>si p</i>	11
1.4 Les constructions courantes introduites par <i>si</i>	12
2. LES PRINCIPALES APPROCHES THÉORIQUES	14
2.1 Approche du modèle du latin	14
2.2 Approche sémantico-logique.....	16
2.3 Approche polyphonique	21
2.4 Les constructions hypothétiques norvégiennes	24
3. QU'EST-CE QU'UNE CONDITIONNELLE DE CONTENU.....	27
II. Deuxième partie	
4. ANALYSE CONTRASTIVE	30
4.1 Objectifs	30
4.2 Oslo Multilingual Corpus.....	31
4.2.1 Quelques tableaux	32
4.3 Le subordonnant <i>si</i>	34
4.3.1 Les contreparties de <i>si</i> et leur fonctionnement syntaxique et sémantique	35
4.4 Le mode d'action.....	42
4.5 Les temps verbaux dans les contreparties norvégiennes	44
4.6 <i>si</i> + PR / FUT S.....	45
4.6.1 FUT / <i>si</i> + PR	51
4.7 <i>si</i> + IMP / COND PR	52
4.7.1 COND PR / <i>si</i> + IMP	58
4.8 <i>si</i> + PQP / COND P.....	64
4.8.1 COND P / <i>si</i> + PQP.....	73
4.9 CONCLUSION	76

Références bibliographiques	79
-----------------------------------	----

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement ma directrice de mémoire, Marianne Hobæk Haff, pour m'avoir encouragée en permanence dans mon travail. Son aide et ses conseils ont contribué au progrès de ce mémoire. Je la remercie chaleureusement de m'avoir toujours accueillie avec bienveillance. Merci à ma mère de m'avoir encouragée pendant toute ma vie.

INTRODUCTION

Dans ce mémoire, je me propose de traiter une partie des constructions hypothétiques introduites par *si* classifiées comme des « conditionnelles de contenu » et qui correspondent aux six schémas prototypiques : 1) *si* + PR / FUT S, 2) FUT S / *si* + PR, 3) *si* + IMP / COND PR, 4) COND PR / *si* + IMP, 5) *si* + PQP / COND P et 6) COND P / *si* + PQP, ainsi que leurs contreparties norvégiennes, sur le plan syntaxique, sémantique et pragmatique. Dans la première partie de mon mémoire, des questions d'ordre théorique seront examinées. Les constructions hypothétiques en *si* sont définies et classifiées de manières différentes par les grammairiens et les linguistes, et dans le premier chapitre, j'aborderai donc la question suivante : *Qu'est-ce qu'une construction hypothétique introduite par si ?* Les présentations traditionnelles d'Arrivé et al. (1999), de Borillo (2001), du Nouveau Petit Robert (2010), et de Riegel et al. (2009), sans oublier la vue innovatrice de Ducrot (2003) seront examinées dans cette partie du mémoire. Par la suite, j'aborderai la fonction syntaxique de la proposition hypothétique introduite par *si*, du point de vue de Togeby (1982a, 1985). Selon Corminboeuf (2008b), qu'elle est la fonction thématique et la fonction rhématique de *si p* ? Les constructions qui correspondent aux schémas 1), 2) et 3) seraient considérées comme de *vraies* constructions hypothétiques, si l'on en croit Togeby (1982b), et pourquoi cet auteur considère-t-il ces constructions comme *vraies*? Avant de toucher aux principales approches théoriques dans le deuxième chapitre, nous verrons comment Grevisse et al. (2008), Helland (2006) et Mauger (1981) regardent différents aspects des constructions hypothétiques introduites par *si*, et je me servirai d'une partie de données à disposition dans Frantext pour tenter d'élucider ces aspects. Ayant comme point de départ la tripartition sémantique de la grammaire latine entre le potentiel, l'irréel du présent et l'irréel du passé, j'étudierai, à l'aide des travaux linguistiques de Hobæk Haff (1990) et de Martin (1991-92), comment les schémas *si* + IMP / COND PR et *si* + PQP / COND P peuvent franchir les limites du système français, qui est basé sur le modèle latin. Selon Kronning (2009), les constructions hypothétiques introduites par *si* s'interprètent pragmatiquement comme polyphoniques, et il s'agit d'*attitudes épistémiques* (AE) *positives* (P) et *négatives* (N) du locuteur du discours (L), ainsi que d'*états épistémiques* du locuteur (LOC) qui véhiculent les énoncés. Dans le troisième chapitre, j'aborderai la question *Qu'est-ce qu'une conditionnelle de contenu ?*, parce que ma sélection d'exemples français se fonde sur ce type de constructions. Dans mes analyses contrastives, dans la deuxième partie du mémoire, j'utiliserai le corpus électronique

Oslo Multilingual Corpus (OMC). Mon corpus est constitué de 292 exemples au total qui correspondent aux six schémas en question. En me référant à Faarlund et *al.* (2006), j'examinerai les contreparties norvégiennes de *si*, et mes résultats montrent que *hvis* est la contrepartie la plus fréquente de ce subordonnant, mais comme on le verra, il existe des alternatives de *hvis*, comme les introducteurs *bare* ou *i fall* etc. Finalement, dans le quatrième chapitre, je présenterai mes interprétations sémantiques et pragmatiques des exemples sélectionnés d'OMC qui se répartissent en six schémas en question,

Certains termes essentiels seront utilisés dans ce mémoire, à savoir *subordonnant*, *protase* et *apodose* qui sont des notions qui servent à désigner les parties *si*, *p* et *q* des constructions hypothétiques françaises. Celui-là correspond au terme de « conjonction de subordination » qui « établit un rapport de subordination entre un mot (ou un groupe de mots) et une proposition (où elle n'a pas de fonction) », selon Grevisse et *al.* (2008 : 149). « Subordonnée conditionnelle placée en tête de phrase, qui prépare la conséquence ou la conclusion exprimée dans la principale (ou *apodose*) », écrit *Le Petit Larousse* (2002), en ce qui concerne la *protase*. Cela implique que l'*apodose* est placée après la *protase*. Par conséquent, pour ce qui est des constructions hypothétiques françaises qui correspondent aux schémas *q*, *si p*, j'utiliserai les termes d'*apodose antéposée* et de *protase postposée*. Il est important de souligner qu'en norvégien, la proposition exprimant l'hypothèse correspond au terme de *protase*, alors que la proposition révélant la conséquence équivaut au terme d'*apodose*. De la même façon, j'utiliserai les termes de *subordonnée* ou *proposition exprimant l'hypothèse*, et de *principale* ou *proposition exprimant la conséquence*. Certains grammairiens et linguistes emploient les termes d'*antécédent* et de *conséquent*, en faisant référence à la subordonnée et à la principale. Dans les analyses contrastives, je distinguerai entre *locuteur du discours* (L), *locuteur externe* (LOC), *sujet parlant* et *interlocuteur*, selon la terminologie utilisée par différents grammairiens et linguistes, comme Kronning (2009). Cet auteur distingue entre les locuteurs (L) et (LOC), et ce premier exprime son attitude épistémique, alors que ce dernier manifeste son état épistémique. Il faut remarquer qu'on parle de deux êtres théoriques et non de deux individus dans le monde, contrairement au sujet parlant qui est « l'individu dans le monde qui prononce l'énoncé » (Moeschler et *al.* 1994 : 326). L'*interlocuteur* signifie « destinataire », c'est-à-dire celui « à qui s'adressent les actes illocutionnaires (*ibid.*) ».

1 LES CONSTRUCTIONS HYPOTHÉTIQUES EN *SI* VUES PAR LES GRAMMAIRIENS ET LES LINGUISTES

1.1 Qu'est-ce qu'une construction hypothétique introduite par *si* ?

Les constructions hypothétiques introduites par *si* sont présentées différemment par les grammairiens et les linguistes. Vues par Arrivé et *al.*, ces constructions sont classifiées comme des « circonstancielles de condition », des « conditionnelles » ou des « hypothétiques », et les auteurs donnent la définition suivante : « La circonstancielle de condition présente une hypothèse dont la conséquence éventuelle est exposée dans la principale » (Arrivé et *al.* 1999 : 112). Un coup d'œil sur la définition suivante présentée par Le Nouveau Petit Robert (2010) suffit pour découvrir que la proposition hypothétique en *si* a quelques ressemblances avec la définition précédente, mais la suivante introduit une « condition » : « Si-hypothétique. Introduit soit une condition (à laquelle correspond une conséquence dans la principale), soit une simple supposition ou éventualité » (Le Nouveau Petit Robert 2010 : 2367). Borillo (2001) traite les constructions hypothétiques en *si* dont la structure hypotaxique est composée de deux éléments entre lesquels s'établit comme une « corrélation hypothétique », en proposant la définition ci-dessous :

« Dans une construction de type hypothétique, le schéma énonciatif se compose de deux membres corrélatifs prenant la forme de deux propositions : la première, la protase, énonce une donnée d'hypothèse, qui trouve sa conclusion dans la seconde, l'apodose, avec laquelle s'instaure de ce fait une dépendance étroite » (Borillo 2001 : 232).

La relation sémantique entre la protase et l'apodose peut être qualifiée de « lien causal », mais Borillo souligne que c'est moins la conséquence qu'exprime la deuxième, l'apodose, que « la perspective de réalisation d'une situation corrélée avec la première », la protase. Par conséquent, « il ne serait pas juste de parler de relation de cause à effet » (*ibid.*). Cette idée a des traits de ressemblance avec celle de Ducrot et je reviendrai à ce sujet. Dans une corrélation hypothétique, la vérité de la protase n'est pas engagée, étant donné que ni sa vérité, ni sa non-vérité n'est présupposée. « On envisage seulement la possibilité que cette proposition soit vraie » (*ibid.* : 234). Borillo compare la causale « *Puisque vous avez fini, nous irons au cinéma* » avec la conditionnelle « *Si vous avez fini, nous irons au cinéma* », afin de montrer qu'on présuppose la vérité de la protase dans le premier exemple (*ibid.*). Quant à

l'apodose dans ces exemples, elle est assertée, « mais en restant projetée dans le futur », elle sera vraie seulement si la protase est vraie (*ibid.*).

S'agissant du présent dans l'exemple « *S'il fait beau demain, nous irons nous promener* » (*ibid.* : 234), *si* + PR signale que l'hypothèse exprime, comme le dit Borillo, « une éventualité potentielle, sinon probable » (*ibid.* : 235). Le contenu de l'apodose est asserté, mais la valeur de vérité est suspendue par le futur simple. Concernant l'imparfait suivi du conditionnel présent, Borillo observe qu'ils tendent à marquer un « affaiblissement de la probabilité », en gardant le sens d'un potentiel: « *S'il faisait beau demain, (et c'est possible), nous irions nous promener* » (*ibid.*). Borillo pense-t-elle vraiment que les schémas *si* + PR / FUT et *si* + IMP / COND PR signifient le probable et le potentiel ? A mon avis, elle est vague sur ce point. L'idée de la réalisation possible représentée par une hypothèse dite « potentielle » se base sur la définition suivante donnée par Riegel et *al.* : « Potentiel : le locuteur considère au moment de l'énonciation le procès comme possible, bien que les conditions de sa réalisation ne soient pas encore remplies » (GMF 2009 : 558). Pour ce qui est de la combinaison du plus-que-parfait et du conditionnel passé, ils abaissent considérablement les degrés de probabilité. Or, Borillo affirme qu'« il reste quand même une certaine marge entre ce que l'on peut encore considérer comme probable », comme le souligne l'adverbe de temps ce soir dans l'exemple « *Si vous aviez été libre ce soir, nous serions allés au cinéma* » « et ce qui est donné comme contrefactuel », et c'est le cas dans l'exemple « *Si nous avions pris un taxi, nous aurions eu l'avion de 8h* », où l'on présuppose la non-vérité de la protase : *mais nous n'avions pas pris un taxi* (Borillo 2001 : 236). Le contraire des analyses de Borillo est manifesté par celles de Martin. Conformément au tableau de celui-ci (Martin 1991 : 89), l'effet obtenu par aviez été, c'est un irréel de l'avenir, parce que l'aspect imperfectif est manifesté par *être*, tandis que avons pris laisse ouverte l'interprétation potentielle et l'interprétation irréal, parce que l'aspect perfectif est envisagé par *prendre*¹. Jetons un coup d'œil sur la définition de l'irréel de Riegel et *al.* :

¹ « L'aspect *imperfectif* envisage le procès dans son déroulement, sans visée d'un terme final » (GMF 2009 : 521), c'est-à-dire qu'il peut se prolonger à l'infini, d'un point de vue linguistique. Les verbes imperfectifs ou « atéliques » (Helland 2006 : 95) « ne sont pas interrompus par des circonstances extérieures » (Arrivé et *al.* 1999 : 78). *Adorer, courir, marcher* et *travailler* sont des verbes imperfectifs (*ibid.*), bien que l'action soit bornée par des contraintes extérieures, comme la fatigue, le temps etc. « L'aspect *perfectif* envisage le terme du procès : le procès n'acquiert d'existence complète et véritable que lorsqu'il est parvenu à son terme » (GMF 2009 : 521). « Une fois commencé, le procès va nécessairement à un terme qui en constitue l'achèvement » (Arrivé et *al.* : 77). *Assommer, mourir, naître* et *sortir* sont des verbes perfectifs ou téliques (*ibid.* : 78). « Det er et

« Irréel : l'énoncé dénote un état du monde possible, mais qui est ou a déjà été annihilé par le réel. L'irréel du présent concerne un procès situé à l'époque présente, alors que l'irréel du passé affecte un procès situé dans un passé révolu. Le locuteur sait, au moment de l'énonciation, que le procès n'est pas présentement réalisable dans le monde réel, ou qu'il ne s'est pas réalisé dans le passé » (GMF 2009 : 558).

D'après Ducrot, il serait peu contestable que le départ de Jacques ait quelque chose à voir avec l'arrivée de Pierre dans l'énoncé suivant classifié comme « le *si* « standard » » : « *Si Pierre vient, Jacques partira* » (Ducrot 2003 : 169). Il s'agit ici d'une interprétation « implicative » (*ibid.* : 171) ou d'un « *si* implicatif » (Ducrot 1984 : 108), parce que « p entraîne q » (Ducrot 2003 : 172). De même, un tel raisonnement est déduit à partir de l'énoncé « *Si Pierre était venu, Jacques serait parti* » (Ducrot 1984 : 26). Alors que les analyses de Togeby (1982b), de Hobæk Haff (1990), de Martin (1991-92), de Borillo (2001) et de Riegel et *al.* (2009) des constructions hypothétiques oscillent entre le potentiel et l'irréel, ces deux notions ne suscitent pas d'intérêt de Ducrot. Au contraire, Ducrot s'intéresse essentiellement aux relations implicites instituées par les interlocuteurs, en affirmant que le dernier énoncé ci-dessus véhicule trois informations. Premièrement, il informe du contenu posé : « *La venue de Pierre impliquait le départ de Jacques* », deuxièmement, du présupposé : « *Pierre n'est pas venu* » et troisièmement, du sous-entendu² : « *Jacques n'est pas parti* » (Ducrot 1984 : 26).

Contrairement aux définitions traditionnelles, il arrive qu'on ait affaire à une « conséquence indirecte » (Ducrot 2003 : 178) dans l'apodose, qui s'explique à partir d'une « définition illocutoire de *si* », selon Ducrot (*ibid.* : 176), c'est-à-dire « ce que le locuteur fait en parlant, conformément à une convention reconnue : poser une question, donner un ordre, faire une promesse... » (GMF 2009 : 983). Le locuteur permet à l'interlocuteur de se servir de bière ici : « *Si tu as soif, il y a de la bière au frigidaire* » (Ducrot 2003 : 176, 178). Puisqu'elle

kjennetegn ved teliske verb at de markerer en tilstandsforandring » (Helland 2006 : 94). Ainsi, l'événement de *mourir* n'est réalisé qu'après la mort, à savoir, quand on est mort.

² Le « sous-entendu » est « un implicite discursif » (Ducrot 2003 : 132), c'est-à-dire un effet de sens « extérieur au sens « littéral » » (*ibid.*) qui s'appuie sur le contexte. La découverte du sous-entendu se produit par une « démarche discursive » (*ibid.*), à savoir par « une sorte de raisonnement » (*ibid.*), où le sous-entendu est déduit à partir du fait même de l'énonciation : « Il m'a dit X ; » (*ibid.* : 12) (*Pierre n'est pas venu*) « or X implique Y » (*ibid.*) (*Il faut que Pierre vienne pour que Jacques parte*), « donc il a dit Y » (*ibid.*) (*Jacques n'est pas parti*). Par conséquent, Y représente le sous-entendu.

a été étudiée par Austin (1961 : 210 -213), cette construction est étiquetée le « *si* austinien », dit Corminboeuf de son côté (2008a : 2444), en l'appelant « *si p* méta-énonciatives » (*ibid.*), alors que Ducrot la nomme « *si* d'énonciation » (Ducrot 1984 : 108). Elle n'autorise pas l'insertion du connecteur *alors* entre *si p* et *q*, parce qu'elle est non-prédicative. Sa contraposition³ n'indique pas de relation de cause à conséquence: *S'il n'y a pas de bière au frigidaire, c'est que tu n'as pas soif*. Selon Corminboeuf, on pourrait concevoir cet exemple comme tripartite : *si tu as soif* < *je t'informe de ce qui suit* > *il y a de la bière au frigidaire* (Corminboeuf 2008a : 2445). Comme l'apodose je t'informe de ce qui suit entre parenthèses angulaires régit la protase si tu as soif, on est face à une construction elliptique au niveau « macro-syntaxique », c'est-à-dire que « P et Q sont deux actes énonciation distincts (*ibid.*). Cette apodose constitue une « énonciation méta-discursive » (*ibid.*), c'est-à-dire qu'elle sert à commenter l'énonciation il y a de la bière au frigidaire. Corminboeuf considère par conséquent *si p* comme une « énonciation autonome » ici (*ibid.*). Par la paraphrase « *je le dis pour le cas où tu aurais soif* », on parle d'une « justification du dire », c'est-à-dire que la vérité de la phrase est exprimée par « s'il y a effectivement de la bière au réfrigérateur », constate Martin (1992 : 155).

Il existe des constructions qui n'expriment ni une prédiction ni une conséquence directe ou indirecte. Soit l'exemple: « *Quel père serais-je si je les abandonnais ?* » (OMC, AM1). Or, je dirais qu'une sorte de conclusion est implicitement tirée dans l'apodose, à savoir, *je ne serais plus leur père*. En intercalant *je me demande*, comme dans la paraphrase *Quel père serais-je, je me demande, si je les abandonnais*, on observe que l'hypothèse ne se rattache pas au contenu envisagé par l'apodose. Par contre, elle se rapporte à un acte illocutoire sous forme d'une interrogation, « sans contrainte marquée sur un interlocuteur, et, dans les questions que l'on se pose à soi-même, le locuteur se prend à témoin de ses réflexions » (GMF 2009 : 681). Selon Riegel et *al.*, il s'agit de « circonstances où l'interrogation constitue une simple recherche d'information » (*ibid.*).

Ducrot définit la construction hypothétique en *si* d'un point de vue qui se distingue des nombreuses descriptions habituelles qui affirment l'existence d'une sorte de relation de

³ La contraposition signifie que $p \Rightarrow q$ est équivalent à $\text{non-}q \Rightarrow \text{non-}p$, c'est-à-dire que *q* est vrai, si *p* est vrai, et *p* est faux, si *q* est faux. Elle est vérifiée par « l'implication matérielle » (*ibid.*), c'est-à-dire la relation entre la vérité de l'hypothèse et celle de la conclusion. Quand le contenu de l'hypothèse (*p*) est vrai, on affirme que la conclusion (*q*) est vraie : « *Si Pierre vient, je le recevrai* » (Ducrot 2003 :181). Quand la vérité de la conclusion est fausse, celle de l'hypothèse est fausse: « *Si je ne reçois pas Pierre, c'est qu'il ne sera pas venu* » (*ibid.*). On ne saurait pas produire celui-là, sans qu'on prenne à son compte celui-ci.

cause à conséquence entre *si p* et *q*. La thèse principale de cet auteur défend que la signification première ou la valeur essentielle d'une proposition du type *si p, q* est d'autoriser une réalisation successive de deux actes illocutoires : « 1° demander à l'auditeur d'imaginer « *p* », 2° une fois le dialogue introduit dans cette situation imaginaire, y affirmer « *q* » » (Ducrot 2003 : 168). Ainsi, on attribue au destinataire un rôle important dans le discours, en lui demandant d'envisager l'acte de supposition et l'acte d'affirmation. On lui donne à penser qu'il existe non seulement une « dépendance étroite » entre *si p* et *q*, mais également entre les deux actes illocutoires accomplis.

1.2 La fonction syntaxique de la proposition hypothétique introduite par *si*

Les grammairiens et les linguistes qui précisent la fonction syntaxique de la proposition hypothétique introduite par *si* sont peu nombreux. Togeby (1982a, 1985) constitue cependant une exception. Elles remplissent « la fonction syntaxique régulière » (Togeby 1985 : 101) de « complément adverbial » (*ibid.* : 99) : « La proposition conditionnelle introduite par *si* est le plus souvent un complément adverbial modifiant le verbe de la principale » (Togeby 1982a : 529). Il peut arriver que la protase introduite par *si* ait la « fonction sujet » et on observe qu'elle est disloquée à gauche ici : « *Si Jane ne parlait plus, cela vaudrait mieux* » (*ibid.* : 530). Elle peut avoir la « fonction sujet logique » également : « *c'est bien rare si elle ne trouve pas un client parmi eux* » ou la « fonction attribut » : « *La perfection aurait été si M. de Saint-S...avait eu* » (*ibid.*).

1.3 La fonction thématique et la fonction rhématique de *si p*

si p, c'est-à-dire la protase, est considéré comme un « circonstant », soit « extra-prédicatif », soit « intra-prédicatif » par Corminboeuf (2008a : 2441, 2442), et Riegel et *al.* constatent qu'un circonstant est un « complément circonstanciel » (GMF 2009 : 260). Ces circonstants impliquent syntaxiquement la présence de *q*. Comme ils ne fonctionnent pas comme « actants », c'est-à-dire des constituants qui participent syntaxiquement au procès dénoté par le verbe, ils ne font pas partie de la valence verbale (*ibid.* : 234). Détaché à gauche par une virgule, *si p* est « hors prédication » (Corminboeuf 2008a : 2441), puisqu'il ne modifie pas *vivre* dans les exemples suivants que j'ai trouvés dans Frantext : « *Si cet état se prolongeait, l'homme ne vivrait pas longtemps* » (Frantext : N239, Lamartine, *Souvenirs voyage en Orient*

1835 : 161), et « *Si tu l' allumes, tu vivras éternellement* » (OMC, JG3TF). Selon Riegel et *al.*, ce constituant périphérique est extra-propositionnel, quand il est « extérieur à la proposition et à l'attitude propositionnelle qui l'affecte » (*ibid.* : 265). Ce circonstant est « néanmoins régi » par *q* et a un « caractère a-focal » (Corminboeuf 2008a : 2441), et cela confirme son statut de « thème » (GMF 2009 : 241). Ce constituant thématique contient l'information présentée comme déjà connue par le locuteur ou « ce dont on parle » (*ibid.*). Cela implique que le locuteur et l'interlocuteur partagent les connaissances de cet état et de l.

Dans l'exemple suivant que j'ai trouvé dans Frantext aussi, on est face à une phrase clivée : « *Excellence, c'est si vous alliez là-bas, que vous feriez une belle chasse* » (Frantext : M333, Dumas, *Le compte de Monte Cristo* 1846 : 775). On a affaire à un circonstant intra-prédicatif, parce que *si p* est à l'intérieur de la prédication, c'est-à-dire qu'il est lié à la fois à alliez et feriez. Dans ce cas, il fonctionne comme « foyer », selon Corminboeuf (2008a : 2442) ou « rhème », en apportant à l'interlocuteur l'information nouvelle, ou « ce que l'on en dit » (GMF 2009 : 241).

L'exemple « - *je ne pourrais rester auprès de vous et vous revoir que si vous manifestiez le ferme propos de changer de conduite* » (Frantext : M695, Stendhal, *Lamiel* 1842 : 201) sert à illustrer que *si p* est intégré à droite, et il porte sur la négation exceptive ou restrictive ne...que. Riegel et *al.* pensent qu'on a affaire à un circonstant « intrapropositionnel » (GMF 2009 : 265). Il s'agit dans cet exemple et dans le suivant des *si p* intra-prédicatifs qui « ont le foyer sous leur portée » (Corminboeuf 2008a : 2442) : « *Seulement si mon article n'a ni suite ni sens, ce sera votre faute* » (Frantext : R484, Sand, *Correspondance* 1837 : 778). « Ce cas de figure, très rare en français », comme l'affirme Corminboeuf (2008a : 2443), se montre dans ce dernier exemple que j'ai trouvé dans Frantext.

1.3 Les constructions courantes introduites par *si*

Togebly jette de la lumière sur les trois constructions courantes introduites par *si* considérées comme les plus fréquentes par Arrivé et *al.* (1999 : 112) :

- (1) « S'il l'apprend, il sera furieux » (Togebly 1982b : 279).
- (2) « S'il l'apprenait, il serait furieux » (*ibid.*).

- (3) « S'il l'avait appris, il aurait été furieux » (*ibid.*).

« Lorsque *si* est suivi du présent, de l'imparfait ou du plus-que-parfait, on a, la plupart du temps, affaire à de vraies conditionnelles », selon Togeby (*ibid.* : 285). Un coup d'œil sur la morphosyntaxe suffit afin de vérifier que ces trois constructions courantes ou « fondamentales » (*ibid.* : 279) sont introduites par le subordonnant *si*, qui ouvre une protase au présent dans (1), à l'imparfait dans (2) et au plus-que-parfait dans (3), suivie d'une apodose au futur simple dans (1), au conditionnel présent dans (2) et au conditionnel passé dans (3). Les auteurs de *Le Bon Usage* (2008) constatent que l'on a affaire à l'usage « correct » (Grevisse et *al.* 2008 : 1515). Ces auteurs spécifient la nature de la condition, à laquelle on a affaire dans la protase. Celle dans (1) est caractérisée comme « simple » et celle dans (2) et (3) comme « imaginaire ou irréaliste » (*ibid.* : 1516).

Dans l'éventualité où *si* soit remplacé par *que* dans la coordination de deux propositions hypothétiques, la deuxième condition peut se construire avec le subjonctif⁴ ou « le mode correct » (Mauger 1981 : 349), ou « selon l'usage le plus soigné » (Grevisse et *al.* 2008 : 1519). Cet usage est caractérisé comme « relativement fréquent » par Helland, comme dans l'exemple « *Si je t'avais dit il y a deux ans que j'étais Algérien et que tu m'aies répondu « Non », j'aurais hurlé* » (Helland 2006 : 313). Si deux propositions hypothétiques introduites par *si* sont coordonnées, on emploie le plus souvent l'indicatif dans la deuxième condition, pense Helland (*ibid.*), comme dans l'exemple suivant que j'ai trouvé dans Frantext : « *Mais moi, si j'étais femme, et si je les aimais, je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure, j'irais tout simplement les prendre aux cabarets* » (Frantext : M848, Musset, *La coupe et les lèvres* 1832 : 288). Or, *si* n'est pas toujours répété, comme dans l'exemple « *Et si le cobaye se méfiait de quelque chose et ne venait pas* », d'après *Volume I* de Togeby (1982a : 529). Cependant on trouve parfois le subjonctif après « *si* répété », mais l'usage est considéré comme « très rare » par Grevisse et *al.* (2008 : 1519) :

- (4) « Certaines de nos craintes ne sont que l'envers [...] des sévices [...] que nous ferions subir à quelqu'un

⁴ « Au XVII^e s., après *que* représentant *si* dans la proposition conditionnelle coordonnée, on pouvait avoir l'indic. », selon Grevisse et *al.* (2008 : 1519). Cet usage existe en français moderne, selon l'exemple suivant de Frantext : « *Si tu jures et que tu mens, tu meurs tout de suite, tu le sais ça ?* » (Frantext, R751, Ernaux.A, *Ce qu'ils disent ou rien*, 1977 : 74).

si nous étions un autre et s'il FÛT nous » (*ibid.*).

Finalement, si deux propositions conditionnelles sont coordonnées, et que la première conditionnelle soit introduite par *si* et la deuxième par *que*, on utilise normalement le subjonctif dans la deuxième condition, comme dans l'exemple « *Si l' on me polit et que l' on me mette au haut d' une colonne pour ornement, j' y resterai* » (Frantext : L354, Balzac, *Correspondance* T.1 1832 : 178).

2. LES PRINCIPALES APPROCHES THÉORIQUES

2.1 Approche du modèle du latin

« On a souvent tenté de décrire le système français d'après le modèle du latin (potentiel, irréel du présent, irréel du passé) », comme l'écrivent Arrivé et *al.* (1999 : 112). Regardons (1), (2) et (3) (cf.12,13), dont la réalisation de l'hypothèse, serait « possible » dans (1), « pas probable » dans (2), et « impossible » dans (3), selon Togeby (1982b : 279). Il donne comme « règle générale » que l'hypothèse introduite par *si* est exprimée par « un changement de niveau temporel », et il affirme que l'hypothèse concerne l'avenir dans (1), le présent dans (2) et le passé dans (3) (*ibid.*).

A mon avis, l'interprétation par Togeby des exemples (2) et (3) est imprécise. Premièrement, à condition qu'il considère l'hypothèse comme potentielle dans (2), il n'y a aucun doute qu'elle porte sur l'avenir. « C'est une hypothèse dont la réalisation n'est pas probable », écrit Togeby (*ibid.*), et il est un peu vague. Je me réfère au tableau de Martin (1991 : 89) qui indique que l'effet obtenu par l'imparfait combiné avec un procès perfectif, comme *apprendre*, c'est le potentiel, et il concerne l'avenir. Par conséquent, dans (2), je dirais que l'hypothèse n'exprime pas le probable, mais le possible. Dans (3), l'interprétation de l'hypothèse de Togeby exclut l'irréel du présent et l'irréel de l'avenir, et je pense que c'est intéressant, parce que Martin tient compte de ces interprétations, si le verbe en question envisage un procès perfectif.

La protase au présent à valeur de futur peut entretenir avec le futur simple de l'apodose un « rapport d'antériorité », comme disent Riegel et *al.* (GMF 2009 : 533). Selon Arrivé et *al.*, « il y a progression temporelle entre l'hypothèse et sa conséquence » (Arrivé et *al.* 1999 :

113), alors que Borillo parle d'une « suspension » de la vérité de l'apodose (Borillo 2001 : 234) :

- (5) « Si Pierre gagne au tiercé, il ne mangera plus de cheval » (GMF 2009 : 533).

La réalisation de l'hypothèse suivante est considérée comme « possible ou même probable » par Togeby (1982b : 282) :

- (6) « il m'épouserait demain si je le désirais » (*ibid.*).

A en croire l'auteur de la *Grammaire française*, cette hypothèse pourrait porter sur le moment présent. Il la classifie au même niveau temporel que celle qui « peut être totalement irréalisable », à savoir l'exemple (8) (*ibid.*). Puisque *désirer* dénote un procès imperfectif, l'hypothèse est apte à exprimer le potentiel ou l'irréel du présent, d'après les théories de Martin (1991 : 89). Selon Togeby, la construction *si* + l'imparfait peut aussi se rapporter à l'avenir, « mais on souligne, par son emploi, qu'il s'agit d'une pure hypothèse, même si elle est très plausible » (Togeby 1982b : 282). En d'autres termes, l'analyse du potentiel de Togeby indique que le degré d'hypothéticalité est plus fort dans l'hypothèse suivante que dans la précédente :

- (7) « S'il devait être abandonné demain par le Général...il souffrirait » (*ibid.*).

A mon avis, il est difficile d'analyser ce type de constructions à partir de l'idée d'une « pure hypothèse », parce que Togeby pose un critère sémantique insuffisant.

En (8), l'interprétation de l'irréel du présent est soulignée par Togeby :

- (8) « Si j'étais roi, je me ferais construire une grande capeline » (*ibid.*).

La conclusion vers laquelle cet auteur nous dirige, c'est que le sujet parlant sait au nunc qu'il ne sera jamais roi. Or, à mon avis, le contexte permet aussi l'interprétation potentielle, si le sujet parlant est le fils d'un roi, et cela implique bien sûr qu'*être roi* ne soit pas employé au sens figuré, en signifiant *avoir du sou*, mais qu'on a affaire au sens littéral. Un autre argument valable, c'est qu'*être* est défini comme imperfectif par Togeby (1982b : 329), et corollairement, l'imparfait étais peut s'interpréter par l'irréel et par le potentiel (Martin 1991 : 89).

Riegel et *al.* expriment, d'un côté, que « le contenu du conditionnel l'oriente *a priori* vers l'irréel », de l'autre, que « l'interprétation potentielle est privilégiée si rien, dans le contexte, ne met en cause la réalisation du procès » (GMF 2009 : 559), et donc, (9) semble ambigu :

(9) « S'il venait, nous irions nous promener » (*ibid.* : 853).

Comme l'écrivent les auteurs de la GMF : « = malheureusement il n'en est pas question, ou bien = et cela peut fort bien arriver » (*ibid.*). Alors que la grammaire latine oppose le potentiel à l'irréel, Riegel et *al.* ne distinguent pas clairement entre deux catégories sémantiques opposées. Car ils pensent que le potentiel est dérivé pragmatiquement de l'irréel, et la valeur irréaliste du schéma *si* + IMP / COND PR reste dominante. Comme *venir* envisage l'aspect perfectif, venait laisse ouverte l'interprétation potentielle, d'après le tableau de Martin (1989 : 89), et donc, l'exemple n'est pas ambigu, à mon avis.

Si l'hypothèse porte sur un fait passé faux au moment de l'énonciation, le plus-que-parfait et le conditionnel passé réfèrent à l'irréel du passé, d'après Riegel et *al.* (GMF 2009 : 559). Soit (10) :

(10) « Si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo, Louis XVIII ne serait pas remonté sur le trône » (*ibid.* : 854).

« Le conditionnel passé peut, cependant, se rapporter au présent ou à l'avenir », Mauger le constate (1981 : 250), comme dans (11), où le plus-que-parfait s'interprète par l'irréel du présent ou de l'avenir, parce que l'aspect de *avoir* est imperfectif :

(11) « Si j'avais eu vingt ans de moins, je vous aurais accompagné (maintenant ou demain) » (*ibid.*).

Nous verrons qu'il existe, cependant, des constructions dans le schéma *si* + PQP / COND P qui franchissent les limites du système restreint du latin, par rapport à l'irréel du passé et l'irréel du présent. On parle de « l'irréel de l'avenir, terme inventé », comme le dit Hobæk Haff (1990 : 40), et je reviendrai à ce sujet.

2.2 Approche sémantico-logique

La formule suivante de Martin sert à symboliser le potentiel :

« Potentiel : $\neg Rpq$, tel que $(t_0 \Diamond p)$ » (Martin 1992 : 153).

Comme nous le voyons, elle contient les symboles « $\neg Rpq$ » qui renvoient à la relation hypothétique (R) entre la protase (p) et l'apodose (q). « \neg est le symbole de l'assertion » (*ibid.* : 319). Par l'intermédiaire de *si*, R unit p à q . La relation $\neg Rpq$ est inscrite dans « m_0 », c'est-à-dire dans le « monde de ce qui est » (*ibid.*). « t_0 » représente le point de l'énonciation ou nunc, alors que « $\Diamond p$ » symbolise « *il est possible que p* » (*ibid.*). Ainsi, la formule sert à montrer que le locuteur considère la réalisation de l'hypothèse comme possible au point de l'énonciation. La suivante sert à illustrer que la protase (p) dans la relation hypothétique ($\neg Rpq$) appartient (\in) aux « mondes possibles » (m) (*ibid.*) :

« Potentiel : $\neg Rpq$, tel que $p \in m$ » (*ibid.*).

Les formules ci-dessus concernent (12) :

(12) « S'il venait, je lui dirais que... » (Martin 1991 : 87).

Comme *venir* exprime un procès perfectif, « l'IMP s'interprète préférentiellement par le potentiel » (*ibid.* : 88). L'interprétation irréaliste est exclue, parce que la « partie réelle nette » (GMF 2009 : 522) de l'aspect accompli de l'imparfait « disparaît sous l'effet de *si* » (Martin 1991 : 91), de sorte que seule demeure la « partie virtuelle floue » (GMF 2009 : 522) de l'aspect inaccompli de l'imparfait. De cette manière, on est face à « une distanciation en cours » ou « une falsification encore inachevée du possible » (Martin 1991 : 92), et l'imparfait s'opère sur « l'axe de dicto » (*ibid.* : 90), c'est-à-dire que le locuteur qui s'opère sur cet axe temporel tient l'événement de l'hypothèse pour vrai ou du moins pour vraisemblable au moment de l'énonciation (Martin 1985 : 26).

Dans (13), Martin constate que l'hypothèse exprime l'irréel, et comme je le vois, la période visée, c'est l'avenir, parce qu'il est déjà revenu samedi soir :

(13) « Non vraiment, il est impardonnable. Si encore il revenait lundi, je ne dirais rien. Mais samedi soir, non! C'est odieux! » (Martin 1991: 90).

La potentialité va contextuellement du côté de l'irréalité ici. On a affaire à une « potentialité fragile, guettée par l'irréel », écrit Martin, et ainsi, on peut distinguer entre « l'effet attendu »,

c'est-à-dire le potentiel et « l'effet réalisé », c'est-à-dire l'irréel (*ibid.*).

Ce qui est intéressant, c'est que l'imparfait peut être associé à l'interprétation potentielle et l'interprétation irréal, à condition que le verbe dans la protase soit imperfectif. Soit l'exemple : « *S'il était là, nous serions sauvés* » (Hobæk Haff 1990 : 37). « Hors du contexte », comme l'affirme Hobæk Haff, on a affaire à « trois interprétations différentes », et on parle du potentiel du moment présent, de l'irréel du présent et de l'irréel de l'avenir (*ibid.*). L'adverbe de temps demain permet de lever l'ambiguïté: « *S'il était là demain, nous serions sauvés* » (*ibid.*).

Par exemple, il n'y a pas d'ambiguïté dans (14) :

- (14) « Si par extraordinaire j'avais moins de travail la semaine prochaine » (Martin 1991 : 89).

L'élément contextuel par extraordinaire souligne le potentiel et l'indication temporelle la semaine prochaine l'oriente vers l'avenir.

De même, un auxiliaire modal à l'imparfait et un infinitif induisent des effets semblables :

- (15) « S'il pouvait revenir,... » (*ibid.* : 93).

Selon Martin, dans un contexte d'ignorance, l'interprétation potentielle pourrait concerner le présent, comme dans (16), ou le passé, comme dans (17) :

- (16) « Et si Marie l'aimait ? » (*ibid.*),

- (17) « Je ne sais plus combien j'avais sur mon compte. Si c'était plus de 10.000 F, j'aurais pu... » (*ibid.*).

Si le locuteur connaît la vérité, et qu'il ne veuille pas l'exprimer, « la falsification est retardée », dit Martin, c'est-à-dire que la réalisation naturelle de l'irréel se trouve suspendue (*ibid.*). Corollairement, (18) est apte à exprimer le potentiel:

- (18) « Et si j'avais 10.000 F, qu'est-ce que tu dirais ? » (*ibid.*).

En revanche, en (19), l'imperfectivité retient l'imparfait dans l'irréel :

- (19) « Si j'avais moins de travail en ce moment (mais hélas...) » (*ibid.* : 89).

L'imparfait à la « valeur générique ou permanente » conduit naturellement à l'irréel du présent (*ibid.* : 92) :

- (20) « Si j'étais intelligent..., Si j'avais un peu plus de courage... » (*ibid.*).

Martin symbolise l'irréel par la formule suivante :

« Irréel : $\neg Rpq$, tel que $(t_0 -_k \Diamond p \wedge t_0 \sim p)$ » (Martin 1992 : 153).

Le locuteur considère la réalisation de l'hypothèse comme possible (« $\Diamond p$ ») dans le passé (« $t_0 -_k$ »), mais il sait au moment où il parle ou nunc (« t_0 ») qu'elle est imaginaire ou irréal (« $\sim p$ ») (*ibid.* : 154). La distanciation est maximale entre l'univers actuel de l'énonciateur et l'image d'univers, et le possible est désormais annihilé par l'irréel. En alliance avec *si*, l'aspect accompli du plus-que-parfait indique que la falsification de la protase est déjà acquise :

- (21) « S'il était retourné à Paris (la semaine dernière, aujourd'hui, la semaine prochaine) » (Martin 1991 : 89).

« Si le verbe de la protase est perfectif, l'hypothèse ne peut pas porter sur le présent, quel que soit le temps de la protase », selon Hobæk Haff (1990 : 46). Le tableau de Martin indique qu'une hypothèse au plus-que-parfait est apte à exprimer l'irréel du passé, du présent et de l'avenir (1991 : 89). Comme *retourner* envisage un procès perfectif, était retourné et le complément circonstanciel de temps la semaine dernière expriment l'irréel du passé. Quand il se combine avec la semaine prochaine, c'est un irréel de l'avenir. Je dirais qu'on a affaire à l'irréel du passé, s'il se combine avec aujourd'hui, et que le moment où l'on parle soit situé après le point de l'événement. Si le point de l'énonciation est situé avant le point de l'événement, c'est un irréel de l'avenir.

Au contraire, avait fini n'exclut pas l'interprétation potentielle dans (22), bien que *finir* exprime un procès perfectif. L'effet est dû à l'élément contextuel par extraordinaire et le lieu d'accomplissement est fixé dans l'avenir par la semaine prochaine, dans le présent par dès maintenant et dans le passé par la semaine dernière. L'événement est situé sur « l'axe de re » par le plus-que-parfait, comme l'affirme Martin (*ibid.* : 90), c'est-à-dire un axe temporel où se localisent les événements ou les « données du monde que le locuteur entend décrire » (Martin 1985 : 23) :

- (22) « Si par extraordinaire il avait fini son travail (la semaine prochaine, dès maintenant, la semaine dernière) » (Martin 1991 : 89).

De même, l'effet de potentialité se produit avec le plus-que-parfait dans un « contexte d'ignorance », comme dans (23), ou quand on refuse de dire ce qu'on sait, comme dans (24) (*ibid.* : 93):

- (23) « Ah, si j'avais réussi... (j'attends les résultats) » (*ibid.*).

- (24) « Et si j'avais réussi, qu'est-ce que tu dirais ? » (*ibid.*).

En (25), avais eu s'ouvre à l'interprétation irréaliste, puisque *avoir* exprime un procès imperfectif, constate Martin :

- (25) « Si j'avais eu moins de travail (la semaine dernière, en ce moment, la semaine prochaine) » (*ibid.* : 89).

A mon avis, l'irréel de l'avenir est en forte compétition avec le potentiel dans ce cas. Je me réfère à Hobæk Haff qui souligne qu'« en ce qui concerne l'avenir, il peut être difficile de distinguer le potentiel et l'irréel » (Hobæk Haff 1990 : 40). Selon elle, la plupart de ses informateurs ont rejeté un exemple similaire, parce qu'il est difficile de l'interpréter comme ressortissant à l'irréel : « *Si, demain, il avait plu, j'aurais eu une bonne excuse pour ne pas emmener les enfants au zoo* » (*ibid.*). Hobæk Haff pense que l'interprétation potentielle est en faveur ici, étant donné que « le sujet parlant ne peut pas considérer comme certain qu'il ne pleuvra pas » (*ibid.*). De même, dans l'exemple ci-dessus, le sujet parlant ne peut pas considérer comme certain qu'il n'aura pas moins de travail la semaine prochaine. Cela implique qu'on ne peut pas considérer l'imperfectivité comme un critère décisif pour l'interprétation.

Les schémas *si* + IMP / COND PR et *si* + PQP / COND P sont aptes à exprimer l'irréel du présent. À l'aide d'informateurs, Hobæk Haff examine si les schémas « *Si j'avais moins de travail maintenant, j'irais en France* » et « *Si j'avais eu moins de travail maintenant, je serais allée en France* » se distinguent par une nuance de sens (*ibid.* : 43). Selon les informateurs, le dernier schéma manifesterait un « irréel clos », c'est-à-dire un irréel « sans perspective future » et « une nuance de regret / souhait », alors que le premier n'indiquerait pas ces valeurs sémantiques, mais pourrait signaler qu'« on peut espérer un changement de la situation » (*ibid.*).

Martin esquisse brièvement le rôle de l'apodose au moyen de deux observations. La première, c'est que le conditionnel présent peut être associé au potentiel, comme l'imparfait:

(26a) « Je viendrais te voir si... » (Martin 1991 : 94).

Si la protase annonce l'irréel, l'apodose le marque aussi, et ce déroulement de l'événement non-réalisé est nommé « inaccompli *de re* » (*ibid.*) :

« Si j'avais plus de courage, je viendrais te voir (la semaine prochaine) » (*ibid.*).

Martin mentionne que le conditionnel passé indique, « de dicto », comme le plus-que-parfait, « une distanciation maximale » (*ibid.*), et cela signifie que l'image de l'univers reflète le sens de l'irréel:

« Je serais venu te voir si... » (*ibid.*).

L'autre observation, c'est qu'il existe un petit nombre de cas ambigus du type : « *Si j'étais en bonne santé, je serais si heureux* » (*peut-être suis-je en bonne santé ? / je sais que je ne suis pas heureux*) (*ibid.* : 95). Ce qui retient mon attention, c'est que l'ensemble du système hypothétique sera privé d'ambiguïté, si la protase ou l'apodose n'est pas ambiguë :

(26b) « Si j'avais moins de travail en ce moment, je viendrais te voir » (*ibid.* : 94).

2.3 Approche polyphonique

L'idée de base de la théorie de la polyphonie, c'est que le sens d'un énoncé est constitué par un ensemble de voix superposées qui expriment des points de vue différents, ou comme le dit Dendale, « un même énoncé peut contenir la trace de plusieurs voix attribuables à différents énonciateurs » (Dendale 2001 : 11). Selon Kronning, les conditionnelles de contenu ou les conditionnelles prédictives (cf.28) ont une structure qui comporte les voix suivantes :

« a) celle du locuteur de l'énoncé (I_0) » (Kronning 2009 : 4)

« b) celle du locuteur du discours (L) » (*ibid.*).

Ces « êtres de discours » sont construits par le locuteur (LOC) qui laisse dans le discours leurs traces de voix à travers des images (*ibid.* : 3). Le locuteur (LOC) est un sujet « cognitif et interactionnel » (*ibid.* : 4) sans voix qui s'exprime au moyen des images qu'il crée de lui-même (*ibid.* : 3). La relation hypothétique (R) entre la protase (*p*) et l'apodose (*q*) est assertée par le locuteur de l'énoncé (l_0) (*ibid.* : 4). L'indice $_0$ dénote le monde actuel et ce dernier locuteur existe « dans un *hic et nunc* énonciatif », écrit Kronning (*ibid.*), c'est-à-dire *ici et maintenant*. Le locuteur du discours (L) exprime l'« attitude épistémique (AE) » comme « positive (AEP) » ou « négative (AEN) » vis-à-vis des procès dénotés par *p* et *q* (*ibid.*). La notion d'« attitude épistémique » implique un « sujet connaissant » qui décrit le monde subjectivement, d'un point de vue intrinsèquement polyphonique (*ibid.* : 5).

Si le locuteur du discours (L) présente la réalisation de *p* et *q* comme « possible » ou « potentiel neutre », il s'agit d'une AEP (*ibid.* : 4) :

(27) « S'il l'épouse, il sera riche » (*ibid.* : 1)

Quand la possibilité de la réalisation de *p* et *q* est présentée comme inférieure à la possibilité de leur non-réalisation par le locuteur du discours (L), on aurait affaire à une « AEN-f » (faible), selon Kronning (*ibid.* : 4), qui a emprunté (28) à Martin:

(28) « S'il vient tout à l'heure, comme c'est probable, nous lui dirons que... » (Martin, *op.cit.* p. 154, cité par Kronning 2009 : 5).

« Certains, comme Martin (1992 : 154) pensent cependant que les constructions de cette catégorie indiquent une « potentialité forte », (Kronning 2009 : 5), parce qu'on peut insérer la prédication modale comme c'est probable. D'autre part, Kronning pense qu'on parle d'un « potentiel faible » (*ibid.* : 4) ici, parce que « l'attitude épistémique négative faible » (*ibid.* : 5) se manifeste: « *S'il vient tout à l'heure ce qui est peu probable (mais pas impossible), nous lui dirons que...* » (*ibid.* : 6). D'après Kronning, cette prédication modale est prononcée par un « locuteur de l'énoncé (l_{0+1}) » (*ibid.* : 5) temporellement séparé du locuteur de l'énoncé (l_0).

Les exemples (29) et (30) manifesteraient parallèlement un « potentiel faible », selon Kronning (*ibid.* : 4) :

(29) « S'il l'épousait, il serait riche » (*ibid.* : 1)

(30) « Si Pierre avait pris de l'arsenic, il aurait eu exactement les symptômes que nous avons pu constater »

(*ibid.* : 6).

Concernant (29), le locuteur du discours (L) exprime que, s'il l'épouse, la possibilité d'être riche à l'avenir est inférieure à la possibilité de ne pas l'être. Ce qui retient mon intérêt ici, c'est que Kronning affirme que le procès « téléique » ou perfectif épouser dans la protase peut révéler l'« état épistémique » du locuteur (LOC) au « domaine de l'inconnu » (*ibid.* : 6). Puisque les procès sont situés après le point d'énonciation, le locuteur (LOC) ne peut pas savoir si le mariage entraînera la richesse, et donc, il ne connaît pas la vérité de *p* et *q* (*ibid.* : 7). Dans (30), bien que la constatation des symptômes de Pierre indique qu'il aurait pu prendre de l'arsenic, le locuteur du discours (L) ne considère pas la possibilité d'un empoisonnement comme irréaliste, mais comme inférieure à la possibilité de sa non-réalisation. La relative que nous avons pu constater bloque l'interprétation forte de l'attitude négative.

Quand le locuteur du discours (L) présente la possibilité de la réalisation de *p* et *q* comme annihilée ou irréaliste, Kronning soutient qu'il s'agit d'une « AEN-F » (forte) (*ibid.* : 4) :

(31) « S'il était riche, il l'épouserait » (*ibid.* : 1).

(32) « S'il l'avait épousée, il aurait été riche » (*ibid.*)

Dans (31), la protase envisage l'aspect « atélique » ou imperfectif, et d'après Kronning, qui se fonde sur Martin, *p* et *q* appartiendraient donc dans l'état épistémique du locuteur (LOC) au « domaine du connu » (*ibid.* : 6). Cela présuppose que le locuteur (LOC) sait qu'il n'est pas riche, et par conséquent, il ne peut pas l'épouser. Étant donné que la localisation du procès est concomitante avec le nunc, le locuteur (LOC) connaît la vérité de *p* et *q* (*ibid.* : 7). Dans (32), les formes verbales composées avait épousée et aurait été sont compatibles, en manifestant l'aspect téléique (*épouser*) et l'aspect atélique (*être riche*), « sans imposer de contraintes sur la localisation temporelle des procès » (*ibid.*). Les exemples (27)-(32) sont rapportés en « discours direct » par un « locuteur de base », ou par le locuteur de l'énoncé (*I*₀), « comme une citation » (GMF 2009 : 1010). Quand on transpose cette forme de base en « discours indirect (libre) au passé »⁵(Kronning 2009 : 8), nous verrons dans (83), comme le constate Kronning, que « la complexité de la structure polyphonique augmente sensiblement » (*ibid.*).

⁵ Riegel et *al.* distinguent entre « le discours indirect » (GMF 2009 : 1012) et « le style (ou discours) indirect libre » (*ibid.* : 1014). Celui-là est du type « *Nelly voulait savoir si Jean reviendrait* » (*ibid.* : 1012), ayant une

2.4 Les constructions hypothétiques norvégiennes

En ce qui concerne les constructions hypothétiques norvégiennes, il m'a été très difficile de trouver une littérature spécialisée et j'ai dû me contenter de Norsk referansegrammatikk (2006) qui est une très bonne grammaire générale. En norvégien, l'ordre des mots est relativement fixe, et il existe deux types principaux de propositions, c'est-à-dire « leddsetning » mise entre crochets, dans (33), et « hovedsetning » (Faarlund et al. 2006 : 41) :

(33) « [Hvis hun straks hadde lukket døra], ville ikke dette ha skjedd » (*ibid.*).

Étant donné qu'une principale peut contenir une subordonnée, l'énoncé entier est considéré comme une principale. Selon Faarlund et al., les subordonnants les plus fréquents, comme « *hvis / viss* » et « *dersom* », peuvent servir à introduire les constructions hypothétiques norvégiennes (*ibid.* : 1044). On distingue entre l'emploi du « non-realis » et de l'« irrealis » (*ibid.* : 1034) qui concernent des situations imaginaires localisées soit dans le monde réel, comme en (34), par le présent blir, soit dans le monde contrefactuel, comme dans (35), par « preteritum » var (*ibid.* : 540). Celui-ci est considéré comme un « irréel « pur » » par Martin (1992 : 154), et je reviendrai à ce sujet :

(34) « *dersom det blir fint ver* » (Faarlund et al. : 1034).

(35) « *dersom eg var deg* » (*ibid.*).

Dans (36), var constitue une forme simple, et ville ha teki une forme composée nommée « preteritum perfektum futurum » (*ibid.* : 541) :

(36) « *Viss eg var deg, ville eg ikkje ha teki jobben* » (*ibid.* : 1044).

subordonnée introduite par *si* et un verbe introducteur . La transposition provoque des changements de temps et de personnes de la phrase interrogative directe : « *Est-ce que Jean reviendra ?* » (*ibid.*). Celui-ci est du type « *Il passa de nouveau et longuement en revue la série des couleurs et des nuances. Ce qu'il voulait, c'étaient des couleurs dont l'expression s'affirmât aux lumières factices des lampes* » (*ibid.* : 544). Le style (ou discours) indirect libre est un procédé littéraire qui constitue des traits caractéristiques du discours direct et du discours indirect.

Le verbe dans la subordonnée et celui dans la principale peuvent en même temps être constitués d'une forme composée qu'on appelle « preteritum perfektum » (*ibid.* : 540). La valeur de hadde sluttet serait modale dans la principale suivante, d'après les auteurs de Norsk referansegrammatikk:

(37) « Han *hadde sluttet* om dette var blitt kjent » (*ibid.* : 543).

Il est indiscutable qu'on ne peut pas mettre la subordonnée extraposée en antéposition dans (38): * *Viss det kostar så mykje, det kostar ikkje meir enn 500 kroner.*

(38) « Det kostar ikkje meir enn 500 kroner, viss det kostar så mykje » (*ibid.* :1044).

Il arrive que l'omission du sujet soit autorisée, à condition qu'une forme de *vere* ou *bli* / *verte* suive le sujet :

(39) « Kopien blir levert neste dag, hvis ferdig » (*ibid.*).

La proposition hypothétique peut représenter le sujet réel ou ce que Faarlund et *al.* appellent « potensielt subjekt » (*ibid.*) :

(40) « Det hadde vært hyggelig om du kunne si noen ord » (*ibid.* :1043).

L'emploi d'« *om* » est courant en néo-norvégien ou « nynorsk » et Faarlund et *al.* le considèrent comme une alternative à « *dersom* » et « *viss* » (*ibid.* : 1042) :

(41) « Det er fint om du kjem » (*ibid.* : 1043).

« Eit framtidig eller irreelt vilkår kan vere innleidd av adverbet *bare* / *berre* » (*ibid.* : 1045), comme dans (42):

(42) « Dette kan vi ordne berre du skaffar pengar » (*ibid.*).

« *I tilfelle* » et « *i fall* » introduisent une phrase prépositionnelle apte à fonctionner comme introducteur d'une proposition hypothétique et skulle treffe est au « preteritum futurum » (*ibid.* : 540) :

(43) « I tilfelle det blir streik, utsetter vi turen » (*ibid.* :1045).

(44) « I fall du skulle treffe på henne, så hels henne frå meg » (*ibid.*).

« Når ein bruker *i tilfelle* eller *i fall*, er det ofte ein implikasjon om at innhaldet i leddsetninga er mindre sannsynleg », selon Faarlund et al. (*ibid.*). Or, ils insistent sur le fait que si la réalisation du contenu est jugée comme très probable, il vaut mieux employer *viss* ou *dersom* (*ibid.*) :

(45) « Dersom eg skal bli ferdig med dette arbeidet i tide (og det må eg), kan eg ikkje bli forstyrra heile tida » (*ibid.*).

(46) « ? Ifall eg skal bli ferdig... » (*ibid.*).

(47) « Jeg har tenkt å skrive testamentet mitt i tilfelle jeg omkommer under ekspedisjonen » (*ibid.* : 1046).

« Eit framtidig mogleg vilkår kan også uttrykkjast med *så fremt / framt, så sant* », constatent Faarlund et al. (*ibid.*), et skal...få manifeste « presens futurum » (*ibid.* : 540) :

(48) « Så framt eg blir ferdig i tide, skal du få ein kopi » (*ibid.* :1046).

Si l'hypothèse est manifestée négativement, on peut employer « med mindre » ou « minder » en néo-norvégien ou « nynorsk » (*ibid.*) :

(49) « Du får ikke tilbake ballen med mindre du ber om unnskyldning » (*ibid.*).

Dans (50), l'omission du subordonnant est autorisée, corollairement, on a affaire à l'inversion du sujet det. L'exemple suit ce que Faarlund et al. nomment « schéma A » et je reviendrai à ce sujet dans 4.3.1 :

(50) « Bles det opp til styggaver og rok, sat dei frosne og bømte nøter og åt kald nistemat » (*ibid.*).

« Ei slik vilkårssetning kan i visse høve også stå sist », selon Norsk referansegrammatikk (2006) (*ibid.*):

(51) « Eg ville ikkje ha teki jobben, var eg deg. » (*ibid.*).

« Enten / anten » peuvent introduire une proposition hypothétique. « Desse er disjunktive, slik at to ledd i setninga er samanføyde med konjunksjonen *eller*, dermed kan dei samtidig oppfattast som vilkårssetningar og vedgåingssetningar »⁶, écrivent Faarlund et *al.* (*ibid.* : 1046, 1047) :

(52) « Og enten man sover eller arbeider, kan ingen lese hverandres tanker » (*ibid.* : 1047).

« Samme / same » ou « uansett » suivis du mot interrogatif kva dans (53) et (54), et « enn » comme adverbial de phrase suivi ou précédé du mot interrogatif Hvordan dans (55) et hva dans (56), sont susceptibles d'introduire une sorte de proposition hypothétique (*ibid.*). « Slike setningar står helst i ekstraposisjon », d'après Faarlund et *al.*, et comme dans (52) ci-dessus, « kan dei oppfattast som vilkårs eller vedgåingssetningar » (*ibid.*) :

(53) « Berre kyrne var vitne og viste aldri teikn til undring, same kva han sa eller gjorde » (*ibid.*).

(54) « Uansett hva du sier, så tror jeg deg ikke » (*ibid.*).

(55) « Hvordan det enn var, så fikk vi det ikke til å gå opp » (*ibid.*).

(56) « Hva du enn gjør, så hjelper det ikke » (*ibid.*).

A mon avis, Norsk referansegrammatikk donne une présentation variée et intéressante des constructions hypothétiques norvégiennes.

3. QU'EST-CE QU'UNE CONDITIONNELLE DE CONTENU ?

⁶ S'il existe une opposition entre la cause et la conséquence, comme dans les exemples « Sjølv om ho myrda tanta si, vart ho ikkje rik » (Faarlund et *al.* 2006 :1035) et « Sjølv om ho ville bli rik, myrda ho ikkje tanta si » (*ibid.*), la subordonnée est classifiée comme « vedgåingssetning » par Faarlund et *al.* (*ibid.* : 1034).

Quels sont les critères morphosyntaxiques, sémantiques et pragmatiques sur lesquels se base l'identification des constructions hypothétiques prototypiques en *si* classifiées comme *conditionnelles de contenu*? Seule une partie des constructions hypothétiques introduites par *si* tirée d'Oslo Multilingual Corpus sera étudiée dans mon mémoire. Sont ainsi placées en périphérie du système les *conditionnelles épistémiques* et les *conditionnelles illocutoires*.⁷ La notion de « *conditionnelles de contenu* » est une traduction du terme « *content conditionals* » de Sweetser (1990) (Corminboeuf 2008b : 54). Le concept de *conditionnelles de contenu* se réfère au domaine sémantique cognitif, et à en croire Corminboeuf, on aurait affaire aux « configurations les plus étudiées dans la littérature scientifique, en anglais comme en français » (Corminboeuf 2008b : 64). Ces conditionnelles sont également nommées « logiques » (*ibid.* : 63). Quand « la réalisation de l'événement ou l'état de fait décrit par *p* est une condition suffisante pour la réalisation de ce qui est décrit dans *q* », on est face à une conditionnelle de contenu (*ibid.* : 54). Regardons l'exemple suivant de Sweetser qui présente « une traduction possible », comme l'indique « \cong », selon Corminboeuf (*ibid.* : 303) : « *If Mary goes, John will go* (\cong *Si Mary y va, John ira aussi*) » (*ibid.* : 54). Les conditionnelles de contenu sont « toujours prédictives », souligne Corminboeuf (*ibid.* : 64). Il pense que ces conditionnelles prédictives sont hypothétiques dans le sens où elles décrivent une situation hypothétique et base une prédiction sur elle (*ibid.* : 61). Or, nous allons voir que la prédiction n'est pas toujours explicitement exprimée dans ce type de constructions hypothétiques en *si*.

Mauger (1981) affirme qu'il y a « supposition », quand la réalisation de *p* est envisagée comme « suffisante » pour que *q* se produise, tandis qu'il y a « condition », quand la réalisation de *p* est « nécessaire » pour la réalisation de *q* (Mauger 1981 : 343). D'après Corminboeuf, les conditionnelles de contenu « se voient subrepticement assimilées à la condition nécessaire » (Corminboeuf 2008b : 64), et si tel est le cas, comment distinguer entre condition suffisante et condition nécessaire ? Par l'intermédiaire de l'exemple suivant, je vais

⁷ Corminboeuf, qui se fonde sur Sweetser (1990), distingue entre les « conditionnelles de contenu », les « conditionnelles épistémiques » et les « conditionnelles illocutoires », aussi appelées « conditionnelles d'acte de langage » (Corminboeuf 2008b : 54). Pour les « conditionnelles épistémiques », c'est la connaissance de la vérité de *p* qui est considérée comme une condition suffisante pour l'accomplissement de *q* : « *si je sais x, alors je conclus y* » (*ibid.*). Quant aux « conditionnelles illocutoires », elles « réunissent des constructions où l'accomplissement de la P que contient A autorise l'acte illocutoire exprimé dans le terme Z » (*ibid.*). Soit l'exemple « *Si je ne vous l'ai pas déjà demandé, veuillez svp signer le livre d'or avant de partir* » (*ibid.*), dans lequel *p* manifeste une condition considérée comme suffisante pour la réalisation de l'acte illocutoire dans *q*.

expliquer la différence entre ces deux types de conditions. Étant donné que la négation exceptive ne...que est suivie de si et que ces constituants peuvent se paraphraser par *seulement si*, on est face à une condition nécessaire dans (58). Au contraire, la condition est considérée comme suffisante dans (60) et (61), parce qu'elle n'exprime pas cette nécessité :

- (58) « Bon, mais ce que j'ai à te dire je ne te le dirai que si tu me promets de ne pas traîner immédiatement les gars chez les flics. » (OMC, PR1TF).

Un critère plausible pour identifier une hypothèse qui exprime une relation de cause à conséquence, c'est l'insertion du connecteur *alors* entre la protase et l'apodose, pense Stage (1991 : 166). Soit l'exemple: « *Si jamais il songeait à m'épouser, (alors) il commencerait par m'enfermer* » (OMC, AM2). Comme alors est explicite en tête de l'apodose dans l'exemple *si vous m'apportez une lettre signée du padischah, alors je m'inclinerai* (OMC, KM1), l'antéposition de l'apodose est bloquée : **alors je m'inclinerai, si vous m'apportez une lettre signée du padischah*.

Dans (59), si l'on peut dire sert à commenter le contenu dans l'apodose précédente, et ainsi, on classifie l'exemple comme une conditionnelle illocutoire :

- (59) « De fait, Omar saura se montrer conciliant et plein de gratitude, il mettra de l'eau dans son vin, si l'on peut dire. » (OMC, AM2).

Selon Moeschler et *al.*, « la présence d'un verbe performatif explicite ne garantit l'accomplissement d'un acte illocutionnaire que si ce verbe est à la première personne du présent de l'indicatif » (Moeschler et *al.* 2001 : 163), et corollairement, je pense qu'il s'agit plutôt d'une conditionnelle illocutoire ici:

- (60) « Si un instrument aussi puissant que la télévision s'orientait tant soit peu vers – une révolution symbolique de cette sorte, je vous assure qu'on s'empresserait de l'arrêter... (OMC, PB1).

Ce qui pourrait exclure (60) des conditionnelles de contenu, c'est que je vous assure que contient un « performatif explicite » à la première personne de l'indicatif en tête de l'apodose (Moeschler et *al.* 2001 : 163). Regardons la paraphrase *Si un instrument aussi puissant que la télévision s'orientait tant soit peu vers – une révolution symbolique de cette sorte, on*

s'empresserait de l'arrêter.... Comme l'apodose contient le conditionnel présent empresserait, la paraphrase correspond à ce que Moeschler et *al.* appellent « un acte de *dire que...conditionnel* » (*ibid.* : 165). Il s'agit d'une « assertion conditionnelle », et un verbe performatif explicite au conditionnel présent ne changerait rien à cette constatation, d'après Moeschler et *al.* (*ibid.* : 163) : *Si un instrument aussi puissant que la télévision s'orientait tant soit peu vers – une révolution symbolique de cette sorte, je vous assurerais qu'on s'empresserait de l'arrêter....* Contrairement à (60), cette dernière construction appartient aux conditionnelles de contenu, à mon avis.

Comment traiter les interrogatives directes, comme celle dans (61) ?

(61) « Que se passerait-il si elle persistait dans cette tragique aberration? » (OMC, KF1TF).

J'adopte une conception basée sur Martin (1992) pour pouvoir répondre à cette question. Quand le conditionnel localise le procès dans « les mondes possibles *m* », Martin l'appelle « *cond. m.* », mais dans (61), « il s'accompagne d'un changement d'univers en signifiant que le locuteur ne prend pas ou pas entièrement en compte ce qu'il dit », et ainsi, il s'agit d'un « *cond. \mathcal{U}* », c'est-à-dire un « conditionnel du changement d'univers » (*ibid.* : 146). On parle de l'« univers de croyance » (*ibid.* : 319). Martin dit que la valeur de *R* et non pas *p* ou *q* est « suspendue et « éventuellement assignable dans \mathcal{U} ' » (*ibid.* : 154), c'est-à-dire un « hétéro-univers » (*ibid.* : 319), comme l'indique la paraphrase *Que se passerait-il si elle persistait dans cette tragique aberration ? La question reste entière*. Par conséquent, ce type d'interrogatives directes fait partie des conditionnelles de contenu.

4. ANALYSE CONTRASTIVE

4.1 Objectifs

Dans les analyses contrastives des conditionnelles de contenu qui correspondent aux six schémas en question, je mettrai l'accent sur le mode d'action ou l'aspect verbal envisagé par la protase et par la proposition exprimant l'hypothèse en norvégien. L'objectif de ces analyses, c'est de relever d'éventuelles différences et ressemblances entre les deux langues.

En même temps, mes analyses comparatives peuvent faire ressortir des aspects propres de ces deux langues respectivement que je n'aurais pas découverts autrement.

4.2 Oslo Multilingual Corpus

J'ai utilisé la version la plus ancienne d'Oslo Multilingual Corpus, consultable sur le site internet <http://www.tekstlab.uio.no/cgi-bin/omc/PerlTCE.cgi>, parce que je l'ai considérée comme la plus pratique. OMC, qui contient quatre langues, est un corpus électronique parallèle qui contient des exemples informatisés et compilés avec l'intention de poursuivre des recherches linguistiques. En ce qui concerne la structure d'OMC, il est composé de deux types de corpus, corpus parallèle French Norwegian Parallel Corpus ou « FNPC » et corpus de traduction « No-Fr-Ge » (<http://www.hf.uio.no/ilos/OMC/Norsk/Delkorpuser.html>). Le corpus littéraire ou « FNPC/Fiction » se compose de 5 textes originaux norvégiens traduits en français et de 6 textes originaux français traduits en norvégien. Le corpus non littéraire ou « FNPC/Non-fiction » est constitué de 10 textes originaux norvégiens traduits en français et de 10 textes originaux français traduits en norvégien. Le corpus de traduction ou « No-Fr-Ge » contient 7 textes littéraires norvégiens traduits en français et en allemand. Tandis que « FNPC/Fiction » et « FNPC/Non-fiction » contiennent 864 600 mots au total, « No-Fr-Ge » compte 1 525 398 mots au total. Les 292 exemples que j'ai révélés dans OMC proviennent des corpus parallèles FNPC/Non-fiction et FNPC/ Fiction et du corpus de traduction « No-Fr-Ge ».

Les avantages d'un corpus de données comme OMC dépassent-ils les inconvénients ? Ce corpus contient des exemples authentiques qui proviennent de sources différentes, recueillies dans des œuvres littéraires, journalistiques, scientifiques etc. Ainsi, on évite de forger des exemples artificiels qui doivent s'adapter aux théories. Il est incontestable qu'on puisse gagner beaucoup de temps, en lançant une recherche dans un corpus électronique établi. Quand on n'a pas besoin de construire les exemples à partir des théories, on peut introduire de nouvelles idées. Un autre avantage, c'est qu'on peut profiter des possibilités de combiner différents types d'analyses linguistiques, soit contrastives, soit non contrastives. Le travail sur corpus permet également de corrélérer différents aspects morphosyntaxiques, sémantiques et pragmatiques. Quand on lance une recherche dans OMC, on a la possibilité de fournir du contexte aux exemples, et cela peut être important pour l'interprétation

pragmatique. Quand on lance une simple recherche sur le mot *si*, on trouvera d'autres contreparties que *hvis*, comme par exemple *om*, *dersom*, *når*, *bare*, *uten å*, *ved å*, *at*, *så snart*, *i fall*, *i så fall*, *så*, *da*, *selv om*, *fordi om*, *uansett hvor* ou l'absence de l'introducteur. Concernant les inconvénients de l'acquisition d'exemples d'OMC, c'est une sorte d'inconvénient qu'on n'a aucune garantie par rapport à la qualité des exemples à disposition. Un autre inconvénient, c'est que la quantité de certains types d'exemples peut être limitée, et donc, il peut arriver qu'on trouve peu d'exemples relatifs aux analyses. Dans l'ensemble, il est hors de doute qu'il y a plus d'avantages que d'inconvénients à l'égard de l'acquisition de données d'OMC.

4.2.1 Quelques tableaux

Après avoir exclu les constructions qui ne sont pas identifiées comme des conditionnelles de contenu, j'ai classifié les 292 exemples restants d'OMC, selon les six schémas que j'ai déjà mentionnés, ce qui est illustré par tableau 1. Un coup d'œil sur ce tableau suffit, afin de découvrir que l'antéposition de la protase est plus fréquente que la postposition. Celle-là concerne 195 exemples, et celle-ci 97 au total. Selon mes comptages, les deux premiers schémas sont plus fréquemment utilisés dans mon corpus que *si* + PQP / COND P. S'agissant d'une protase postposée, COND PR / *si* + IMP est le schéma le plus fréquent. FUT S / *si* + PR se révèle le schéma le moins fréquemment employé, comme l'indique le tableau suivant :

Schémas	Fréquence	
<i>si</i> + PR / FUT S	71	24,32 %
<i>si</i> + IMP / COND PR	70	23,97 %
<i>si</i> + PQP / COND P	55	18,84 %
FUT S / <i>si</i> + PR	9	3,08 %
COND PR / <i>si</i> + IMP	49	16,78 %
COND P / <i>si</i> + PQP	38	13,01 %
Total	292	

Tableau 1 : La répartition totale des schémas prototypiques en *si* dans OMC.

Le tableau 2 sert à montrer que les constructions hypothétiques recueillies se trouvent en majorité dans les textes français littéraires. Il n'y a que 69 exemples originaux français au total qui appartiennent aux corpus parallèles FNPC/Non-fiction (fr-no) et FNPC/Fiction (fr-no). :

OMC	Mots français	Mots norvégiens	Schémas prototypiques	
FNPC/Non-fiction (no-fr)	134 000	117 500	14	4,79 %
FNPC/Fiction (no-fr)	63 300	55 800	20	6,85 %
FNPC/Non-fiction (fr-no)	136 500	137 000	28	9,59 %
FNPC/Fiction (fr-no)	111 200	109 300	41	14,04 %
No-Fr-Ge	540 887	498 724	189	64,73 %
Total	985 887	918 324	292	

Tableau 2 : Ce tableau indique la répartition de mots français et norvégiens dans les textes originaux et leurs traductions. Concernant « no-fr », il montre que le texte original est en norvégien et que la traduction est en français. Pour ce qui est de « fr-no », le texte original est en français et la traduction est en norvégien. Quant à « No-Fr-Ge », le texte original est en norvégien, et les traductions sont en français et en allemand. Le tableau indique aussi la répartition de constructions hypothétiques prototypiques en *si* dans les corpus à disposition.

Il est exclu que la différence soit due à la quantité, parce que FNPC/Fiction contient 174 500 mots français au total, alors que FNPC/Non-fiction compte 270 500 au total. Il n'est pas étonnant que le plus grand nombre de ce type de constructions soit localisé dans le corpus de traduction « No-Fr-Ge » et non pas dans les corpus parallèles FNPC/Fiction et FNPC/Non-fiction, puisqu'il y a 540 887 mots français dans celui-là et 445 000 dans celui-ci.

Ce qui est intéressant dans le tableau 3, c'est que le schéma *si* + PQP / COND P n'est pas représenté dans le corpus parallèle FNPC/Non-fiction (fr-no) Concernant le corpus de traduction « No-Fr-Ge », les chiffres confirment que le schéma le plus fréquemment utilisé, c'est *si* + IMP / COND PR, bien que la fréquence en pourcentage la plus élevée est représentée par *si* + PQP / COND P :

OMC	<i>si</i> + PR / FUT S		<i>si</i> + IMP / COND PR		<i>si</i> + PQP / COND P	
FNPC/Non-fiction (no-fr)	5	7,04 %	3	4,29 %	2	3,7 %
FNPC/Fiction (no-fr)	6	8,45 %	3	4,29 %	6	11,11 %
FNPC/Non-fiction (fr-no)	10	14,08 %	9	12,86 %	-	-
FNPC/Fiction (fr-no)	20	28,17 %	7	9,99 %	4	7,41 %
No-Fr-Ge	30	42,25 %	48	68,57 %	42	77,78 %
Total	71		70		54	

Tableau 3 : La répartition des protases antéposées dans les schémas prototypiques.

Comme le montre le tableau 4, le schéma FUT S / *si* + PR n'est pas représenté dans les corpus parallèles FNPC/Non-fiction (no-fr) et FNPC/Fiction (no-fr). Dans le corpus de traduction « No-Fr-Ge », le schéma COND PR / *si* + IMP contient plusieurs exemples que le schéma FUT S / *si* + PR qui représente la fréquence en pourcentage la plus élevée :

OMC	FUT S / <i>si</i> + PR		COND PR / <i>si</i> + IMP		COND P / <i>si</i> + PQP	
FNPC/Non-fiction (no-fr)	-	-	3	6 %	1	2,63 %
FNPC/Fiction (no-fr)	-	-	1	2 %	4	10,53 %
FNPC/Non-fiction (fr-no)	1	11,11 %	6	12 %	2	5,26 %
FNPC/Fiction (fr-no)	1	11,11 %	4	8 %	5	13,16 %
No-Fr-Ge	7	77,78 %	36	72 %	26	68,42 %
Total	9		50		38	

Tableau 4 : La répartition des protases postposées dans les schémas prototypiques.

4.3 Le subordonnant *si*

« *Si* est de toutes les conjonctions circonstancielles celle dont la syntaxe est la plus singulière », comme l'affirment Riegel et *al.* (GMF 2009 : 852). Seul l'emploi hypothétique du subordonnant *si* sera étudié dans ce mémoire. Sont ainsi exclus des emplois temporels itératifs et adversatifs, puisque la polysémie de *si* ne sera pas abordée ici. On peut mentionner que « *S'il venait, on lui faisait fête* » indique la répétition, alors que « *S'il était généreux avec*

les uns, il était bien mesquin avec les autres » marque l'opposition » (*ibid.*). Jetons un coup d'œil sur « le rôle » de *si* défini par Togeby : « Comme introducteur d'une conditionnelle, *si* joue à la fois le rôle d'une conjonction et celui d'un adverbe » (Togeby 1982a : 529). Je pense que Togeby est imprécis ici, parce qu'on ne peut pas considérer *si* comme un adverbe, par rapport à l'usage dans les constructions hypothétiques. Je me réfère au tome V rédigé par Berg, Merad et Hanssen, puisqu'ils énoncent que *si* est une « pure conjonction » qui introduit une hypothèse (Togeby 1985 : 154). Grevisse et *al.*, Riegel et *al.*, ainsi que Pedersen et *al.* classifient *si* parmi les « conjonctions de subordination » (Grevisse et *al.* 2008 : 1385), (Riegel et *al.* 2009 : 788), (Pedersen et *al.* 2000 : 466).

4.3.1 Les contreparties de *si* et leur fonctionnement syntaxique et sémantique

Les textes originaux français des corpus parallèles FNPC/Fiction et FNPC/Non-fiction contiennent différentes traductions du subordonnant *si*. Il est traduit en « *hvis* », « *dersom* », « *om* », « *når* » et « *bare* », conformément au tableau 5. Dans les pages qui vont suivre, j'étudierai les traductions norvégiennes de *si* dans une sélection d'exemples littéraires et non littéraires originaux français tirés de FNPC. Dans mon corpus, *hvis* est le subordonnant dont la fréquence est la plus élevée, puisque, dans les traductions littéraires, il se manifeste dans 30 ou 73,17 % des 41 exemples, alors que dans les textes non littéraires, il est employé dans 13 ou 46,43 % des 28 exemples. Par conséquent, on se sert de *hvis* dans 43 ou 62,32 % des 69 exemples en question, qu'il s'agisse d'un usage littéraire ou non littéraire, afin d'exprimer une proposition hypothétique norvégienne. Comme une alternative de *hvis*, on utilise le subordonnant *om* dans un seul exemple littéraire et dans 8 exemples non littéraires, et cela fait 2,44 % et 28,57 %. *Dersom* apparaît dans 2 ou 4,88 % des exemples littéraires, et dans 4 ou 14,29 % des exemples non littéraires. *Si* est traduit en *når* dans un seul ou 2,44 % des 41 exemples littéraires. L'adverbe *bare/berre* utilisé dans un seul exemple est apte à exprimer une condition future ou irréaliste, disent Faarlund et *al.* (cf.25). L'absence de l'introducteur norvégien se manifeste dans 6 des exemples littéraires et dans 3 des exemples non littéraires. En d'autres termes, 9 ou 13,05 % des constructions sont composées sans introducteur, comme le montre le tableau suivant :

Contreparties de <i>si</i>	FNPC/Fiction (fr-no) et FNPC/Non-fiction (fr-no)			
<i>hvis</i>	30	43,48 %	13	18,84 %
<i>om</i>	1	1,45 %	8	11,6 %
<i>dersom</i>	2	2,89 %	4	5,79 %
<i>når</i>	1	1,45 %	-	-
<i>bare</i>	1	1,45 %	-	-
Absence de l'introducteur	6	8,7 %	3	4,35 %
Total	69			

Tableau 5 : Les contreparties de *si* dans le corpus parallèle FNPC/Fiction (fr-no) et FNPC/Non-fiction (fr-no).

Au niveau syntaxique, une proposition exprimant la condition introduite par les subordonnants *hvis*, *dersom* ou *om* suit ce que Faarlund et *al.* appellent le « schéma B ». « Når subjunksjonen blir sett inn, må vilkårssetningar følgje skjema B » (*ibid.* : 867):

f a1 n a2 v V N A
« Hvis X skriver om en bok i *Libération* » (OMC, PB1T).

« f » signifie « forbindarfelt » (Faarlund et *al.*: 861), où est placé le subordonnant Hvis, alors que dans ce que Faarlund et *al.* nomment « midtfeltet » (*ibid.* : 890), on trouve X, qui fonctionne comme sujet, symbolisé par « n ». Le verbe fini skriver constitue le verbal ou « v », et la dernière place du « midtfeltet » est occupée par celui-ci. « Slutfeltet » (*ibid.* : 892) est constitué de « N », c'est-à-dire le complément d'objet direct prépositionnel ou « preposisjonsobjektet » (*ibid.* : 697) om en bok suivi de l'adverbial abrégé « A » : i Libération. « Midtfeltet » peut aussi contenir des adverbiaux symbolisés par « a1 » et « a2 » et un verbe infini peut constituer « slutfeltet » symbolisé par « V ». La majorité des subordonnées demanderait ce type de schéma, selon Faarlund et *al.* (*ibid.* : 861).

Concernant *Hvis* / *viss* et *dersom* : « Dette er dei vanlegaste subjunksjonane som blir brukte til å innleie vilkårssetningar. Slike setningar kan uttrykkje eit reelt, mogleg forhold, eller eit tenkt, hypotetisk forhold », écrivent Faarlund et *al.* (*ibid.* : 1044). Ils affirment que le sens d'une proposition hypothétique en *hvis* peut s'approcher de celui d'une temporelle

introduite par *når*, en l'illustrant à l'aide de l'exemple « *Viss / når eg hostar, gjer det så vondt i ryggen (ibid.)*. Regardons (62) dans lequel *hvis* correspond à *si*:

- (62) « **Si** tu viens au Nourouze, l'enfant sera habillé pour partir et ses affaires seront prêtes, c'est chose promise. » (OMC, AM1).

« **Hvis** du kommer til Nouruz vil barnet være klar til å reise, sakene hans skal være pakket, det lover jeg deg. » (OMC, AM1TN).

Comme nous l'avons vu dans l'exemple ci-dessus, *hvis* constitue une forme simple, mais « subjunksjonen kan også vere eit opphavleg samansett ord som no blir oppfatta som eit enkelt ord », selon Faarlund et al. (2006 : 1035), et dans (63), cela concerne le subordonnant *dersom* :

- (63) « **Si** l' on voulait schématiser l' histoire des numérations, on dirait que c' est tout le chemin qui a séparé le Un du Zéro, concepts devenus depuis les symboles de notre société technicienne. » (OMC, GI1).

« **Dersom** man skulle forenkle tellingens historie, kunne man si at den er hele den strekning som skiller enheten fra null, to begreper som siden er blitt symbolene på vårt tekniske samfunn. » (OMC, GI1T).

En (64), je dirais que le sens de la version norvégienne est proche d'une valeur temporelle ou d'une valeur causale :

- (64) « **Si** X parle d' un livre dans *Libération*, Y devra en parler dans *Le Monde* ou dans le *Nouvel Observateur*, même s' il le trouve nul ou sans importance, et inversement. » (OMC, PB1).

« **Hvis** X skriver om en bok i *Libération*, burde Y skrive om den i *Le Monde* eller i *Le Nouvel Observateur*, selv om Y synes den er elendig og anser den som helt betydningsløs, og omvendt. » (OMC, PB1T).

Les paraphrases *Når X skriver om en bok i Libération* et *Fordi X skriver om en bok i Libération* peuvent servir à l'illustrer, mais je n'entrerais pas plus profondément dans cette discussion.

Alors que *hvis* et *dersom* fonctionnent comme introducteurs d'une hypothèse, le subordonnant *om* peut fonctionner comme introducteur soit d'une hypothèse, soit d'une concession, soit d'une interrogative indirecte. La première valeur mentionnée est exprimée par l'exemple « *Om man ikke passer seg, kunne samtalen om dette prosaiske emnet vedvare hele kvelden, med fare for ikke engang å nærme seg spørsmålene om privatskole-systemet og reformene ved universitetene.* » (OMC, CC1T). La deuxième valeur sémantique se manifeste dans l'exemple « *Kva er annleis om den rugda fer her?* » (Faarlund et al. 2006 : 1042), tandis que « *Ho spurde om eg har tid* » (*ibid.* : 990) met au jour la dernière valeur sémantique mentionnée. *Om* est également apte à introduire des questions échos, constatent Faarlund et al., en donnant l'exemple suivant dans lequel ce subordonnant est utilisé afin de marquer l'emphase : « A. Vil du bli med til Amerika ? B. Om eg vil ? Ja, er du galen ! » (*ibid.* : 947). On peut mentionner qu'en tant que préposition transitive, *om* est suivi d'un nom et sert à localiser un événement, surtout si le sens est « de caractère général » (*ibid.* : 431), comme disent les auteurs de Norsk referansegrammatikk: « *Også om vinteren er det liv i gatene* » (*ibid.*). Ils constatent aussi que cette préposition se trouve parmi « De vanligste preposisjonene som kan uttrykke vei-relasjoner » (*ibid.* : 428), et par la suite, ils affirment que « *om* kan uttrykke både tilsted og frasted på samme tid – det utfyllende nominalet angir et midlertidig mål, som samtidig er utgangspunkt for en videre forflytning mot endemålet » (*ibid.* : 426). Soit l'exemple « *Det er bare et snaut kvarters gange fra leiligheten min i blokken på Hamar Vest, til Mjøsstranda, men jeg må likevel legge veien om byen, for å se stedet igjen* » (*ibid.*).

Selon Faarlund et al. « spørreordet *når* er adverb (jf. *da*) (men kan ellers være subjunksjon) » (*ibid.* : 27). Concernant *når*, il fonctionne comme subordonnant dans la traduction norvégienne suivante :

(65) « — Madame, je ne vous apprendrai rien **si** je vous dis que vous ne connaissez rien et que vous ne savez rien faire, je le sais. » (OMC, CA1).

« — Madame, jeg forteller Dem ikke noe nytt **når** jeg sier at De er helt ukyndig og at De ikke kan noe, jeg vet det. » (OMC, CA1TN).

« Spørjeord som spør etter tid, er adverbet *når* », d’après Faarlund et al. (2006 : 805). « Tidssetningar kan vere innleidde av spørjeordet *når* » (*ibid.* : 1066). En tant qu’adverbial de temps, d’une part, il est susceptible d’introduire une proposition interrogative directe: « *Når skal vi dra ?* » (*ibid.* : 937). D’autre part, ce mot interrogatif est apte à introduire une proposition interrogative indirecte également: « *Vi må finne ut når festen begynner* » (*ibid.* : 989). « Spørjeordet *når* kan fungere som innleiarord i årsakssetningar » (*ibid.* : 1038), comme dans la causale « *Du får greie deg utan kabel-TV, når du ikkje vil betale det det kostar* » (*ibid.* 1039). En antéposition, *når* peut aussi fonctionner comme introducteur d’une consécutive: « *Når ho valde å seie frå, så er ikkje det så rart* » (*ibid.*). Dans (65), *når* introduit la temporelle *når jeg sier at De er helt ukyndig og at De ikke kan noe* et ce subordonnant équivaut à *quand* ici, contrairement à *si* qui exprime ici une hypothèse, dont la réalisation est considérée comme probable et possible. « Man kan finde samme tempus både i *si*-setningen og den overordnede sætning, men så svækkes betingelsesbetydningen », écrit Nølke (1997: 205), et en norvégien, c’est à cause de *når* que la valeur hypothétique est disparue.

« Somme adverbial har som funksjon å framheve – fokusere – deler av setninga. Eit slikt er *bare / berre* », constatent Faarlund et al. (*ibid.* : 821). Dans (66), *bare* exprime qu’à condition qu’elle ne baisse pas les bras, contrairement aux morts qui ont abandonné les vivants, elle finira par entendre ce que ceux-là ont à dire à ceux-ci :

(66) « Mais elle se persuade qu' un jour, **si** elle s' y applique suffisamment, elle finira par entendre ce que les morts ont à dire aux vivants. » (OMC, KM1).

« Men hun er sikker på at en dag vil hun virkelig høre det de døde sier til de levende, **bare** hun ikke gir opp. » (OMC, KM1TN).

Contrairement à la protase dans la version originale, *bare* introduit une proposition hypothétique en postposition. Si l’on met en antéposition la proposition exprimant l’hypothèse, la syntaxe subira quelques changements : *bare hun ikke gir opp, er hun virkelig sikker på at en dag vil hun virkelig høre det de døde sier til de levende*

L’absence d’un subordonnant norvégien se montre de différentes façons, comme nous allons voir dans certains exemples des analyses contrastives. Soit l’exemple (67) :

(67) « Si l'analyste est subtil, il vous retracera des réseaux qui ressembleront à s'y méprendre aux imbroglios sociotechniques que nous dessinons en suivant les microbes, les missiles ou les piles à combustible dans nos propres sociétés. » (FNPC/Non-fiction, BL1).

« Er han en skarpsindig analytiker, vil han rekonstruere nettverk som til forveksling ligner på de sosio-teknologiske forviklinger som oppstod da vi fulgte mikrober, raketter eller brenselceller i våre egne samfunn. » (FNPC/Non-fiction, BL1T).

« Også vilkårssetningar kan følgje skjema A, men berre når dei vantar subjunksjon », constatent Faarlund et al. (2006 : 867), comme la proposition manifestant l'hypothèse suivante:

F	v	a1	a2	n	a2	V	N	A
	« Er			han			en skarpsindig analytiker »	(OMC, BL1).

« F » signifie « forfeut ». « Fyrst kjem alltid det finitte verbet, så kjem eventuelt subjekt eller adverbial », c'est-à-dire le verbe fini Er et le sujet han, en ce qui concerne « midtfeltet » (*ibid.* : 859). « Sluttfeltet » (*ibid.* : 892) ou « N-plassen » (*ibid.* : 893) contient le complément d'objet direct en skarpsindig analytiker. Je peux mentionner qu'il existe des cas où *si* est absent en français, et on parle des exemples dans lesquels la protase contient le verbe « **être**, employé au sens de **exister** et à la forme **négative** », comme dans l'exemple « *N'était cette difficulté, tout serait déjà réglé (si cette difficulté n'existait pas)* » illustré par Mauger (1981 : 349). Les exemples originaux norvégiens des corpus parallèles FNPC/Fiction et FNPC/Non-fiction, et du corpus de traduction « No-Fr-Ge » manifestent que « *hvis* », « *dersom* », « *om* », « *når* », « *bare* », « *uten å* », « *ved å* », « *at* », « *så snart* », « *i fall* » et « *i så fall* » correspondent à *si* dans les traductions françaises. Elles manifestent également l'absence d'un introducteur équivalent à *si*. Voici les indications statistiques des contreparties du subordonnant français *si* :

hvis	78	34,98 %
dersom	16	7,17 %
om	46	20,62 %
når	10	4,48 %
bare	1	0,44 %
uten å	1	0,44 %
ved å	1	0,44 %
at	1	0,44 %
så snart	2	0,88 %
i fall	1	0,44 %
i så fall	1	0,44 %
Absence de l'introducteur	65	29,14 %
Total	223	

Tableau 6 : Les contreparties de *si* dans le corpus parallèle FNPC/Fiction (no-fr), FNPC/Non-fiction (no-fr) et dans le corpus de traduction « No-Fr-Ge ».

Je ne vais pas me plonger dans les versions norvégiennes et leurs contreparties françaises dans les corpus. Néanmoins, on peut constater que le subordonnant si met l'accent sur la valeur hypothétique, contrairement à la complétive introduite par at. « Subjunksjonen *at* har ikkje noko eige innhald, han er semantisk tom, og tener berre til å markere at den setninga han innleier, er ei nominal leddsetning », selon Faarlund et *al.* (2006 : 982):

- (68) « Comme il est question des bordels et des corps des filles, au cours de nos conversations nocturnes, c'est de la cruauté des femmes qu'il aime parler: ce serait un bien pour la société, m'explique -t-il, **si** elles administraient plus souvent le fouet à leurs maris. » (« No-Fr-Ge », NF1TF).

« Om natten snakker vi om horehus og unge pikekropper. Han snakker om kvinnelig grusomhet, og sier at samfunnet ville tjene på **at** kvinnene oftere fikk piske sine menn. » (« No-Fr-Ge », NF1).

Il est possible que la réalisation du contenu soit moins probable, quand on utilise i fall, comme l'affirment Faarlund et *al.* (cf.26), à l'opposition de si qui souligne le probable,

comme dans (69). Par conséquent, dans la version norvégienne, on a peut-être affaire à une augmentation de la possibilité de réalisation de l'hypothèse, tandis que, dans la version française, on est peut-être face à une diminution de cette possibilité :

(69) « Et, **si** je me fais prendre, je dirai que j' ai volé la clef chez toi. » (« No-Fr-Ge », PR1TF).

« Og **i fall** jeg blir tatt, har jeg stjålet knippet hjemme hos deg. » (« No-Fr-Ge », PR1).

Les auteurs de Norsk referansegrammatikk ne commentent pas la locution adverbiale i så fall, qui signifie *si c'est le cas*, mais à mon avis, il est paraphrasable par *I fall det er slik* ou *I tilfelle det er slik* dans le texte original suivant, et corollairement, si indique que la réalisation de l'hypothèse est considérée comme très probable:

(70) « **Si** tel doit être le cas, les vainqueurs pourront faire l' économie d' un procès contre Quisling et, ayant expédié son cas, l' abattre sans s' encombrer de simagrées juridiques. » (OMC, BHH1TF).

« **Isåfall** kan seierherrene godt spare seg rettergangen mot Vidkun Quisling og heller gjøre kort prosess og felle ham uten juridiske dikkedarer. » (OMC, BHH1).

Pour conclure, si l'on peut traduire *uten å, ved å, at, så snart, i fall* et *i så fall* par *si*, il est possible qu'on puisse traduire *si* par ces contreparties.

4.4 Le mode d'action

« Aksjonsarten beskriver handlingas interne tidsforløp slik dette er fastlagt gjennom verbets eller verbfrasens semantikk », comme les auteurs de Norsk referansegrammatikk l'écrivent (2006 : 637). Ce que Faarlund et *al.* et Helland appellent « aksjonsart » concerne l'aspect et le mode d'action. Pour être concise, le concept de ceux-là permet de distinguer entre « overgangsverb » qui sont téléiques, dynamiques et duratifs (« *dø* ») et « tilstandsverb » qui sont non-dynamiques et duratifs (« *bli* ») (Faarlund et *al.* 2006 : 641). De même, ces auteurs établissent une différence entre « aktivitetsverb » qui sont itératifs, atéliques, dynamiques et duratifs (« *blafre* »), et « aktivitetsverb » qui sont non-itératifs, atéliques, dynamiques et duratifs (« *arbeide* »), ainsi que « aktivitetsverb » qui sont non-duratifs (« *komme* ») (*ibid.*).

Leur classification correspond grosso modo à celle proposée par le philosophe Vendler (1967) présentée par Vet (1980). D'après lui, Vendler distinguerait entre les verbes envisageant un procès et ceux n'en envisageant pas. Pour ces premiers mentionnés, ils sont divisés en deux sous-catégories, selon qu'il s'agit des verbes envisageant un procès sans ou avec un terme final. Le trait principal par lequel ils se distinguent, c'est que les verbes remplissant la première catégorie décrivent des « activités », comme « *Il court, est en train de courir* », et cela correspond à l'aspect imperfectif, alors que les verbes appartenant à la deuxième catégorie expriment des « accomplissements », comme « *Il court, est en train de courir un mille* », et cela équivaut à l'aspect perfectif (Vet 1980 : 55). Pour « les verbes qui n'expriment pas un procès », on peut distinguer entre les verbes qui révèlent des « achèvements », comme « *arriver à* », aussi classifié comme perfectif, et des verbes qui expriment des « états », comme « *savoir* » et « *aimer* », également caractérisés comme imperfectifs (*ibid.*). Afin de distinguer entre les achèvements et les états, ceux-là sont compatibles avec la question « *A quelle heure... ?* » et ceux-ci avec « *Pendant combien de temps... ?* » (*ibid.* : 56). Soit les exemples « *A quelle heure es-tu arrivé au sommet ?* » et « *Pendant combien de temps l'a-t-il aimée ?* ». Selon Vet, « les états et les achèvements ont en commun leur incompatibilité avec le progressif » (*ibid.*), contrairement aux activités et aux accomplissements. Par conséquent, **Je suis en train d'aimer cette personne* et **Je suis en train d'arriver au sommet* sont agrammaticaux, alors que *Je suis en train de dessiner un cercle* est grammatical. Un autre critère par lequel les achèvements et les accomplissements se distinguent, c'est que « *Il a mis trois heures pour arriver au sommet* » ne souligne pas la durée, contrairement à « *Il a mis trois heures pour écrire la lettre* » (*ibid.*). « *Écrire une lettre* har et iboende slutt punkt – er derfor telisk – og lar seg kombinere med *en une heure* », constate Helland (2006 : 95). « At telisk aksjonsart har et iboende slutt punkt medfører at slike hendelser oftest kan kombineres med avgrensede tidsangivelser som *en deux minutes / une heure* » (*ibid.* : 94). Cela contraste avec « *écrire des lettres* » qui est atélique (*ibid.* : 95). Quand un verbe télique indique un changement d'état, il est « dynamique », comme l'exemple « *Il est en train de mourir devant nos yeux* » (*ibid.*). Comme nous l'avons vu, les verbes caractérisant un procès sans terme final naturel sont nommés « atéliques » : « *Il a couru / dansé / voyagé / parlé / cherché sa clé / surveillé la frontière pendant trois heures / semaines* » (*ibid.*). Ils se combinent préférentiellement avec le circonstanciel de temps marquant la durée. « Dette betyr ikke at setninger som *Il a joué la sonate pendant trois mois* ikke lar seg tolke », comme le dit Helland (*ibid.*). En d'autres termes, il a joué la sonate plusieurs fois pendant ces mois. Un verbe

dynamique peut se combiner avec un procès atélique : « *Il est en train de danser* » (*ibid.* : 96), ce que Vendler (1967) et Riegel et *al.* appellent « l'aspect progressif », où la périphrase *être en train de* peut correspondre à *to be* + *V-ing* en anglais (« *I'm singing in the rain* ») (GMF 2009 : 524). Je partage l'opinion de ces derniers auteurs à propos du « caractère pas toujours naturel de cette expression en français (*Je suis en train de chanter sous la pluie*) » (*ibid.*). Si le verbe envisage un procès atélique et statique, cela n'implique pas de changement, comme « *rester, être intelligent, avoir froid, posséder une voiture, savoir la réponse* », comme le souligne Helland (2006 : 96).

4.5 Les temps verbaux dans les contreparties norvégiennes

Il arrive que les temps verbaux utilisés dans les contreparties norvégiennes puissent correspondre aux temps verbaux employés dans les constructions hypothétiques en *si*. Or, dans la plupart des contreparties norvégiennes, les formes verbales utilisées ne correspondent pas aux formes verbales employées dans les constructions hypothétiques françaises introduites par *si*. Dans le schéma *si* + PR / FUT S, les formes verbales dans les contreparties norvégiennes sont les suivantes : « *presens* » / « *presens futurum* » (Faarlund et *al.* 2006 : 540), comme dans (72) et (73), « *presens* » / « *preteritum* » (*ibid.*), comme dans (74), « *preteritum futurum* » / « *preteritum* » (*ibid.*), comme dans (75) et « *imperativ* » / « *presens futurum* » (*ibid.* : 477, 540), comme dans (76). Dans le schéma FUT S / *si* + PR, les formes verbales sont traduites par « *preteritum futurum* » / « *preteritum futurum* » (*ibid.* : 540), comme dans (77). Dans le schéma *si* + IMP / COND PR, les contreparties norvégiennes se composent des formes verbales « *preteritum* » / « *preteritum futurum* » (*ibid.* : 540), comme dans (78), « *presens* » / « *presens* » suivi de l' « *infinitiv* » (*ibid.* : 475, 540), comme dans (79), « *s-passiv* » / « *presens* » (*ibid.* : 513, 540), comme dans (80), « *preteritum* » / « *presens* » (*ibid.* : 540), comme dans (81) et « *infinitiv* » / « *preteritum* » (*ibid.* : 475, 540), comme dans (82). Dans le schéma français COND PR / *si* + IMP, les formes verbales françaises correspondent aux formes verbales norvégiennes suivantes : « *preteritum futurum* » / « *preteritum* » (*ibid.* : 540), comme dans (83), et « *preteritum futurum* » / « *infinitiv* » (*ibid.* : 540, 475), comme dans (84), mais la version norvégienne dans (85) contient seulement « *preteritum perfektum futurum* » (*ibid.* : 541). Dans la version norvégienne dans (86), il y a « *preteritum* » / « *infinitiv* » (*ibid.* : 540, 475), et dans (87), l'imparfait correspond à « *preteritum* » (*ibid.* : 540). Dans les contreparties norvégiennes du schéma français *si* + PQP

/ COND P, on trouve les formes verbales norvégiennes suivantes : « preteritum perfektum » / « preteritum perfektum futurum » (*ibid.* : 540, 541), comme dans (88), « preteritum » / « preteritum » (*ibid.* : 540), comme dans (89), « preteritum » / « preteritum » (*ibid.* : 540), comme dans (90), « preteritum perfektum » / « preteritum perfektum futurum » (*ibid.* : 540, 541), comme dans (91), mais dans la version norvégienne dans (92), on trouve seulement « preteritum » (*ibid.*). Par la suite, il y a dans les contreparties norvégiennes du schéma *si* + PQP / COND P, « preteritum » / « preteritum perfektum » (*ibid.* : 540), comme dans (93), « preteritum perfektum » / « preteritum » (*ibid.*), comme dans (94), « preteritum perfektum » / « preteritum perfektum futurum » (*ibid.* : 541), comme dans (95) ainsi que « preteritum » / « preteritum futurum » (*ibid.* : 540), comme dans (96). Dans les contreparties norvégiennes du schéma français COND P / *si* + PQP, on trouve les formes verbales norvégiennes suivantes : « preteritum futurum » / « preteritum futurum » (*ibid.*), comme dans (97), « preteritum perfektum futurum » / « preteritum perfektum » (*ibid.* : 540, 541), comme dans (98), « preteritum perfektum futurum » / « infinitiv » (*ibid.* : 541, 475), comme dans (99) et « preteritum perfektum futurum » / « preteritum perfektum » (*ibid.* : 541, 540), comme dans (100).

4.6 *Si* + PR / FUT S

Le futur simple en corrélation avec *si* + présent maintient les versions françaises dans « le probable » ou dans « m* », qui signifie « les mondes des attentes », symétriques du m₀, c'est-à-dire « le monde de ce qui est », comme le dit Martin (1992 : 147, 154, 319). En ce qui concerne ce schéma, on doit remarquer que « la probabilité » est considérée comme « forte » par Hobæk Haff (1990 : 36). Comme nous l'avons vu, si l'on insère la prédication modale « comme c'est probable », comme dans la paraphrase *S'il vient tout à l'heure comme c'est probable, nous lui dirons que ...*, Kronning souligne que le schéma indique un « potentiel faible » et non pas un « potentiel neutre », alors que Martin affirme qu'il exprime une « potentialité forte » (cf.22). « Quand l'hypothéticité augmente, la probabilité de réalisation diminue, et inversement (hypothéticité et probabilité sont inversement proportionnelles) », selon Corminboeuf (2008b : 41) qui décrit les degrés d'hypothéticité. Si le schéma *si* + IMP / COND PR est associé au terme du « potentiel », comment distinguer entre celui-ci et « potentiel neutre », « potentiel faible » et « potentialité forte » associés au schéma *si* + PR /

FUT S ? On peut se demander si l'on a affaire à un désaccord, ou s'il s'agit simplement d'une différence terminologique? Concernant le schéma *si* + PR / FUT S, il exprime ce qui est possible et probable, à mon avis.

Dans (71), le locuteur considère la victoire comme probable et possible à l'avenir, pourvu que vous réussissiez à la trouver. On parle d'« un raisonnement téléologique », si vous vous fixez le but de vaincre, vous pouvez, en vous soumettant sur la prédication hypothétique, vous décider de la trouver, selon Kronning (2009 : 3) :

(71) « Il leur dit : "**Si** vous la trouvez, vous vaincrez ; sinon, c'est la mort certaine." » (OMC, AMA2).

« Han sa til dem: "**Hvis** dere finner den, vil dere vinne. Hvis ikke går dere den visse død i møte." » (OMC, AMA2T).

« Slike setningar kan uttrykkje eit reelt, mogleg forhold, eller eit tenkt, hypotetisk forhold », écrivent Faarlund et al. (2006 : 1044), en donnant des exemples dont la protase et l'apodose sont au présent. Cela concerne la traduction dans laquelle hvis est suivi du présent finner et du « presens futurum » vil vinne. Les auteurs de Norsk referansegrammatikk soulignent: « Det kan vere tenkte tilfelle som òg kan vere verkelige: non-realis » (*ibid.* : 1034), et cela concerne (71). Il s'agit ici d'une modalité épistémique⁸, parce que la réalisation des événements est considérée comme « très probable » ou « svært sannsynlig » par le locuteur (*ibid.*). « Avsenderen predikerer hva som vil skje med grunnlag i den kunnskap han har i utsagnsøyeblikket » (*ibid.* : 543).

Si suivi de se ressembler en corrélation avec auront augmentent le degré de probabilité et diminuent le degré d'hypothéticité, alors que Hvis suivi de « preteritum » samlet seg corrélié avec « preteritum futurum » ville...gjenstå intensifient le degré d'hypothéticité et abaissent le degré de probabilité. Ainsi s'élève « une potentialité faible » contre « une potentialité forte », conformément aux termes de Martin (1992 : 154) :

⁸ Le concept de « modalité » fait référence à une catégorie sémantique qui concerne l'attitude du locuteur à l'égard de la valeur de vérité d'un énoncé. « Hvis språkbrukerens holdning angår sannhetsverdien av innholdet i utsagnet, er modaliteten epistemisk », comme dans l'exemple « Kåre må være syk » (*ibid.* : 580). « Epistemisk modalitet angår altså saksforhold som språkbrukeren har viten eller kunnskap om », selon Faarlund et al. (*ibid.*).

(72) « **Si** les guerriers turcs se rassemblent derrière les collines, ils n' auront plus qu' à attendre. »
(OMC, AMA2).

« **Hvis** de tyrkiske soldatene samlet seg bak fjellene der, ville det bare gjenstå å vente på fienden. »
(OMC, AMA2T).

Je pense qu'on a affaire à une hypothèse considérée comme probable et possible dans la version originale, contrairement à celle dans la traduction qui se manifeste comme potentielle. Par conséquent, dans la version norvégienne, on exprime qu'il est possible, mais improbable que les guerriers turcs se rassemblent derrière les collines, et qu'ils n'auront plus qu'à attendre. Au contraire, *si* + PR / FUT S manifeste la réalisation d'une hypothèse considérée comme « probable » par Hobæk Haff (1990 : 36) et comme « possible » ou « potentiel neutre » par Kronning (cf.22), comme nous l'avons vu. Le mode d'action de *samle seg* est télique, comme *se rassembler*. Puisque l'imparfait s'interprète préférentiellement par le potentiel, d'après le tableau de Martin (1991 : 89), je pense que samlet seg peut exprimer le potentiel. « Med epistemisk modalitet brukes *ville* i hypotetiske utsagn » (*ibid.* : 620). collines. Comme j'ai déjà mentionné, Vet se réfère à la caractérisation donnée par Vendler (1967) par rapport à la mode d'action, et je pense que *samle seg* appartient à la sous-catégorie des verbes d'accomplissement, étant donné que « le moment t » est localisé dans l'espace de temps pendant lequel les guerriers turcs samlet seg (Vet 1980 : 56).

Regardons (73) :

(73) « ; **si** l'un de vous est malade, qu'il se trempe sept fois dans la rivière, la fièvre se dispersera dans la fraîcheur de l'eau. » (OMC, AM1).

« Er en av dere syk, så skal han bade syv ganger i elven og feberen vil forsvinne i det rene vannet... »
(OMC, AM1TN).

Dans la protase française, l'ordre canonique est manifesté et dans la subordonnée norvégienne, l'hypothèse est signifiée par l'inversion. Comme trait de ressemblance, est et Er portent sur le moment présent ou l'avenir. Selon Vet, Vendler ferait remarquer qu'on doit considérer certains types d'adjectifs comme appartenant à la catégorie des états, et cela concerne malade. L'expression « *être malade* » décrit un état involontaire valable « à chaque moment entre t₁ et t₂ » (Vet 1980 : 57). Concernant Er, « presens blir brukt i setninger der

handlingstida omfatter utsagnsøyeblikket, men samtidig strekker seg ut over dette », selon Faarlund et *al.* (2006 : 562). « Presens er også vanlig ved durative verb som beskriver en tilstand som varer ved framover i tid » (*ibid.* : 571), et puisque *være* est considéré comme duratif, *Er...syk* peut englober le point de l'énonciation et l'avenir. *qu'il se trempe* au subjonctif présent exprime les mesures nécessaires pour enlever la fièvre. *skal* est proche à la valeur de « *må* », mais il manifeste, avant tout, l'intention du sujet parlant ou ce que Faarlund et *al.* appellent « et intensjonsbasert direktiv » (*ibid.* : 604), comme dans la paraphrase *så skal han bade syv ganger i elven for å få ned feberen*. « I epistemiske utsagn uttrykker *vil* for det første en antakelse om nåtida » (*ibid.* : 617), et si la prédiction future *feberen vil forsvinne* au « presens futurum » indique une modalité épistémique, c'est que le sujet parlant considère comme probable et possible que la fièvre se dispersera. En d'autres termes, le degré de probabilité envisagé par *si* + PR / FUT S est maintenu dans la traduction norvégienne.

Regardons (74):

- (74) « **Si** l'on n'y prend garde, la conversation pourra s'éterniser toute la soirée sur ce sujet bien prosaïque, au risque de ne pas même dériver sur les questions de l'école libre et de la réforme des universités. » (OMC, CC1).

« **Om** man ikke passer seg, kunne samtalen om dette prosaiske emnet vedvare hele kvelden, med fare for ikke engang å nærme seg spørsmålene om privatskole-systemet og reformene ved universitetene. » (OMC, CC1T).

Pour résumer, le probable et le possible, ou ce que Kronning appelle « potentiel neutre » (cf.22) sont envisagés par *si* + PR / FUT S. Mais comment interpréter le schéma *om* + PR / PRET ci-dessus? Faarlund et *al.* écrivent, en ce qui concerne *kunne* : « I utsagn med epistemisk modalitet uttrykker preteritumsformen en svak mulighet både i vanlige utsagnssetninger og i spørresetninger » (Faarlund et *al.* 2006 : 597). « Avsenderen har her ikke noe sikkert grunnlag å bygge på, men uttrykker seg tentativt om hva som kan være tilfelle » (*ibid.*). Étant donné que la possibilité est caractérisée comme « faible » par les auteurs de Norsk referansegrammatikk, la valeur sémantique de *kunne...vedvare* est-elle plus proche de l'irréalité que de la probabilité ici ? Le degré de prudence de *kunne* est plus élevé que celui de *kan* au présent, puisque le locuteur s'exprime sur des bases peu sûres, et corollairement, *kan* peut indiquer le probable, comme *pourra*. « Bruk av *kunne* istedenfor *kan* kan også skyldes tempusforskyvning », d'après Faarlund et *al.* (*ibid.* : 598), ce qui nous donne

la paraphrase *jeg mente at, om man ikke passer seg, kunne samtalen om dette prosaiske emnet vedvare hele kvelden, med fare for å ikke engang nærme seg spørsmålene om privatskole-systemet og reformene ved universitetene.*

Dans la traduction en (75), la réalisation de l'hypothèse est considérée comme possible ou potentiel neutre :

(75) « Et **si** tout à coup quelqu'un te prend au collet, tu n'auras qu'à te laisser faire. » (OMC, BHH1).

« Skulle noen komme og legge en tung hånd på skulderen din, ja, så fikk det stå til. » (OMC, BHH1).

tout à coup est classé parmi les « compléments adverbiaux perfectifs-imperfectifs » et souligne la « rapidité » de l'événement inattendu quelqu'un te prend au collet (Togeby 1982b : 339, 340). Dans la version originale, le même type d'événement inattendu est introduit par « preteritum futurum » suivi du coordonnant og et d'un infinitif: skulle...komme og legge.... La proposition exprimant l'hypothèse est introduite par une inversion du verbe modal au « preteritum » Skulle, et il n'y a pas de contrepartie de si. « *Skulle* er også vanlig i den underordnede setningen i betingelseskompleks og brukes da gjerne om et tenkt tilfelle i framtida », affirment Faarlund et al. (2006 : 611), en rendant compte des emplois de ce verbe. Concernant komme et legge, je les classifie comme non-duratifs. « Uttrykker verbet en handling uten utstrekning i tid, er aksjonsarten ikke-durativ ('punktuell' eller 'momentan') » (ibid. : 638). Vu que le procès perfectif ou « *télique* » est caractérisé comme « ponctuel » ou « quasi-ponctuel » par Kronning (2009 : 6) j'incline à penser que cela concerne komme og legge. Quand l'aspect du procès est perfectif, l'interprétation potentielle est en faveur. Comme nous l'avons vu dans la traduction en (72), L révèle aussi une attitude épistémique négative faible dans la version originale ci-dessus, parce qu'il considère comme improbable mais possible que quelqu'un te prenne au collet. Dans l'apodose française, auras suivi de la construction permissive te laisser faire et la négation exceptive ne...que expriment une sorte d'ordre. *Se laisser faire* signifie 'ne pas s'opposer à ce qu'on vous fait' et serait « un tour consacré », selon Togeby (1983 : 87). Riegel et al. parlent du « futur injonctif » quand le locuteur fait explicitement appel à la personne concernée, et « c'est surtout la deuxième personne qui est en position de sujet du verbe et d'agent du procès exprimé » (GMF 2009 : 551, 552), à savoir tu. Puisque le futur simple possède une part d'incertitude inhérente, la force de l'injonction est faible, et je dirais qu'il s'agit d'une sorte de suggestion ici. Le

contenu envisagé par *få* aurait une sorte de valeur déontique faible dans différentes expressions idiomatiques, comme « *Det får gå som det vil* », selon Faarlund et al. (2006 : 625), et par conséquent, je conclus que la modalité déontique concerne également fikk au « preteritum » ici : ja, så fikk det stå til.

Alors qu'il s'agit dans la version française suivante d'une modalité épistémique, Gi introduit une proposition impérative norvégienne qui envisage une modalité déontique. « *Det rettes altså et direktiv til mottakeren om å handle på en bestemt måte, og modaliteten er alltid deontisk* »⁹, Faarlund et al. constatent (*ibid.* : 587) :

(76) « "Si tu me donnes ta rose, je t'apprendrai à rimer", m'a-t-il dit d'un ton caressant. » (OMC, SL1TF).

« "Gi meg din rose, så skal jeg lære deg å dikte," sa han innsmigrende. » (OMC, SL1).

Dans la version française, la réalisation de l'hypothèse est considérée comme possible et probable. Mais, la protase en question est-elle équivalente à la proposition impérative dans la version norvégienne? « *Setningene med imperativ er funksjonelt likeverdige med betingelsessetninger, og den følgende setningen uttrykker hva som vil skje hvis ordren ikke blir fulgt (Hvis du gjør det en gang til, rundjuler jeg deg)* » (Faarlund et al. 2006 : 588). Dans la version originale, il s'agit exactement à l'inverse de ce que les auteurs de Norsk referansegrammatikk rendent compte, parce que la proposition exprimant la conséquence indique ce qui se passera, si l'interlocuteur se plie à l'ordre. « *Ofte er det situasjonen utsagnet brukes i, som avgjør hvilken type direktiv utsagnet fungerer som* » (*ibid.*). A mon avis, le sujet parlant semble faire des exhortations insinuantes ici, puisque sa han innsmigrende peut indiquer que la personne concernée essaie de s'infiltrer. D'un point de vue sémantique, la proposition conditionnelle *Hvis du gir meg din rose* serait-elle équivalente à la proposition impérative? Si c'est la valeur hypothétique ou la valeur directive qui est visée de l'impératif, c'est ambigu. Selon Corminboeuf (2008b), « Riegel et al. (1994 : 520) signalent que l'on parle habituellement d'un phénomène de « subordination implicite » lorsqu'une hypothétique non marquée équivaut sémantiquement à une subordonnée en *si* » (Corminboeuf 2008b : 126). Par conséquent, Gi meg din rose peut exprimer une hypothèse sous-jacente ou un *si p* sous-entendu comme dans la paraphrase *hvis du gir meg din rose*. A savoir, Riegel et al.

⁹ « Deontisk modalitet har med begrepene 'plikt' eller 'tillatelse' å gjøre og angår gjennomføringa av en handling eller opprettelsen av en ny tilstand », selon Faarlund et al. (2006 :580).

(2009) donnent l'exemple « *Frappez, et l'on vous ouvrira* », paraphrasable avec « *Si vous frappez, l'on vous ouvrira* » (GMF 2009 : 578). Séparées par une virgule, ces « deux propositions entretiennent le même type de relation qu'une subordonnée et une principale dans un système hypothétique, respectivement au présent et au futur », constatent Riegel et *al.* (*ibid.*). « On demande fictivement à l'interlocuteur de faire quelque chose, en assertant simultanément qu'une certaine conséquence en découlera (*ibid.*). D'après Corminboeuf, l'impératif serait associable « de manière plus convaincante à l'hypothèse », s'il est coordonnée par *et*, mais ce type de configuration est « systématiquement ambiguë hors contexte » (Corminboeuf 2008b : 203). *Gi meg din rose og jeg skal lære deg å dikte* est considéré comme une construction parataxique et syndétique. Je pense qu'il est possible d'interpréter la proposition impérative de deux manières, soit comme une hypothèse, soit comme une injonction. Dans la version française, le sujet parlant ne sait pas au nunc si le contenu dans la protase et dans l'apodose se réalisera, de même qu'il ne sait pas, dans la version norvégienne, si l'interlocuteur apprendra à rimer, s'il obéit l'ordre.

4.6.1 FUT / *si* + PR

A mon avis, il est possible qu'il s'agisse dans la paraphrase « *Si vraiment on te traque autant que tu le penses, tu verras bien ce qui se passera* » d'une condition suffisante pour la réalisation du contenu envisagé par l'apodose. Dans (77), je pense que la protase postposée peut contenir une condition nécessaire pour que le contenu dans l'apodose puisse se réaliser. Par conséquent, la protase postposée exprime l'information nouvelle et fonctionne comme rhème, alors que la protase dans la paraphrase fonctionne comme thème, parce que l'information est connue. Riegel et *al.* considèrent les subordonnées introduites par *si* comme liées au « thème de la phrase » (GMF 2009 : 845). Ces auteurs ne prescient pas s'il s'agit des subordonnées en antéposition ou en postposition, mais étant donné qu'ils mentionnent les circonstancielles qui « constituent le point de départ de l'acte de l'énonciation » (*ibid.*), j'incline à penser que cela concerne préférentiellement les schémas 1)-3) (cf.5).

(77) « Tu verras bien ce qui se passera, *si* vraiment on te traque autant que tu le penses. » (OMC, BHH1TF).

« Alle dine forestillinger om å være forfulgt ville da stå sin prøve, og høyst sannsynlig ville det vise seg at de bare var fri fantasi og skrekvisjoner. » (OMC, BHH1).

Concernant la première principale norvégienne, Alle dine forestillinger om å være forfulgt exprime une action qui coïncide avec le nunc, mais ville da stå sin prøve au « preteritum futurum » porte sur l'avenir. Pour ce qui est de la dernière principale, ville det vise seg au « preteritum futurum » se réfère à l'avenir. Quant à la complétive at de bare var fri fantasi og skrekkvisjoner, var au « preteritum » renvoie au passé, d'un point de vue futur. Contrairement à la traduction française, l'exemple original ne contient pas d'hypothèse explicite, mais une hypothèse sous-jacente, et donc, on a affaire à un *si p* sous-entendu ou ce que Riegel et *al.* décrivent comme « un phénomène de subordination implicite » (GMF 2009 : 873), comme l'illustre la paraphrase *Hvis alle dine forestillinger om å være forfulgt ville da stå sin prøve / Hvis alle dine forestillinger om å være forfulgt da ville stå sin prøve*. Le coordonnant og dans la construction parataxique disparaît sous l'effet du subordonnant *Hvis* dans la construction hypotaxique. Ce qui est intéressant, c'est que le contenu est asserté dans la première principale, tandis que la valeur de vérité est suspendue dans une hypothèse sous-jacente. « Med epistemisk modalitet brukes *ville* i hypotetiske utsagn » (cf.47). Comme dans la traduction norvégienne en (72), on observe le même type de changement dans (77). Dans la version norvégienne en (72), la proposition exprimant la conséquence contient le futur simple et il est traduit par « preteritum futurum », et dans la principale de la version française en (77), « preteritum futurum » est traduit par le futur simple.

4.7 *si* + IMP / COND PR

Dans les pages qui vont suivre, nous allons voir que ce schéma laisse ouverte l'interprétation potentielle et l'interprétation irréelle. Premièrement, il est essentiel que le type de procès envisagé par le verbe dans la protase soit étudié, et deuxièmement, il faut tenir compte des éléments contextuels comme des indications temporelles etc., selon Martin (1991). Tandis que Kronning parle en termes d' « attitude épistémique » (cf.22) et d' « état épistémique » (cf.23), Faarlund et *al.* se servent du terme de « modalité épistémique » (Faarlund et *al.* 2006 : 580). Concernant le potentiel, le locuteur ne croit pas à la possibilité d'une réalisation du contenu envisagé par la protase et l'apodose. « Les chances de réalisation de P et de Q sont plus faibles que celles de ne pas se produire ; mais plusieurs degrés d'improbabilité sont envisageables », selon Riegel et *al.*, comme dans l'exemple « *Si j'étais riche (un jour), je me*

ferais construire une maison ». (GMF 2009 : 853). Dans la corrélation avec *si* hypothétique, le procès est inscrit dans les « mondes possibles » par le conditionnel (cf.30). D'autre part, quant à l'irréel, le locuteur ne croit pas aux chances de réalisation de *p* et *q* et le conditionnel inscrit le procès dans les « mondes contrefactuels » (Martin 1992 : 153).

Puisque *songer* est un verbe imperfectif, l'imparfait laisse ouvert l'interprétation potentielle et l'interprétation irréaliste, selon le tableau de Martin (1991 : 89) :

(78) « **Si** jamais il songeait à m'épouser, il commencerait par m'enfermer. »
(OMC, AM2).

« **Hvis** han noen gang tenkte på å gifte seg med meg, ville han først sperre meg inne. » (OMC, AM2TN).

Il est indéniable que le sujet parlant, en chair et en os, ne peut pas savoir au point de l'énonciation s'il songera un jour à l'épouser. De même, le locuteur « LOC » (cf.23) est ignorant de la vérité de *p* et *q*, puisque son état épistémique est influé par le fait que le « complément de postériorité » *si jamais* porte sur l'avenir, et que *songer* est un verbe imperfectif (Kronning 2009 :7). Pour trouver si la réalisation de *p* et *q* est possible, on doit s'appuyer sur le locuteur du discours (L) (cf.22), qui donne à voir son attitude épistémique négative faible dans ce cas. Ce locuteur considère les possibilités qu'il songera un jour à l'épouser comme inférieures aux possibilités qu'il n'y songera pas. Contrairement au locuteur (LOC) qui regarde le monde d'un point de vue objectif, le locuteur du discours (L) s'exprime toujours subjectivement. « En particulier, *si* jamais s'interprète potentiellement », selon Martin (1991 : 93), alors que, dans une conditionnelle, jamais indique une « valeur positive », affirme Togeby (1984 : 255). Par conséquent, il faut qu'on exclue l'interprétation irréaliste. Dans la version norvégienne, *hvis* est suivi du « preteritum » tenkte et du « preteritum futurum » ville sperre. « Preteritum blir brukt med epistemisk modalitet for å uttrykke handlinger som strir mot virkeligheten (irrealitet) eller betegner en mulighet eller et ønske », selon Faarlund et al. (2006 : 628). Comme trait de ressemblance avec l'imparfait dans l'hypothèse française, l'interprétation potentielle et l'interprétation irréaliste sont laissées ouvertes par preteritum dans l'hypothèse norvégienne. Le sujet parlant ne peut pas savoir au nunc s'il commencera par l'enfermer, puisqu'il ne sait pas, hic et nunc, s'il songe à l'épouser. Le complément de temps noen gang indique que *p* peut se réaliser postérieurement au nunc, et

en conséquence, *q* pourra se réaliser postérieurement à *p*. Ainsi, on a affaire à un « potentiel faible » du futur (Kronning 2009 : 7). On se sert de *ville*, afin d'exprimer une modalité épistémique, comme le soulignent les auteurs de Norsk referansegrammatikk (cf.47), et cela concerne les connaissances du sujet parlant et du locuteur (LOC) de la vérité de *p* et *q*. « Preteritum futurum » fait référence à l'avenir ici, en exprimant une sorte de conséquence ou une prédiction, si l'hypothèse se réalise à l'avenir. Étant donné que l'expression figée *avoir un accident* envisage l'aspect perfectif dans la version originale française dans (79), l'imparfait s'interprète par le potentiel, selon Martin (1991 : 89), et corollairement, l'apodose envisage aussi :

(79) « **si** elles avaient un accident, elles seraient peut-être obligées de passer la nuit sur place » (OMC, KM1).

« **Hvis** det skjer en ulykke, blir de kanskje nødt til å overnatte på stedet » (OMC, KM1TN).

La version originale française exprime qu'il est improbable, mais possible qu'elles aient un accident, et qu'elles soient obligées de passer la nuit sur place. Le potentiel est renforcé par l'adverbe de phrase peut-être. « Le conditionnel offre en effet un excellent contexte pour l'emploi de *peut-être* » (Nølke 1993 :158) et « La fréquence avec laquelle notre adverbe se combine avec le conditionnel est en fait remarquable », constate Nølke (1993 : 157). Il observe la double représentation de la « notion d'éventualité » (*ibid.* : 157), à savoir, par le conditionnel seraient et par *peut-être*. Nølke pense que le conditionnel marque la polyphonie, parce qu'« il indique que le locuteur n'assume pas la responsabilité à lui seul » (*ibid.* : 158). Comme nous l'avons vu, si l'hypothèse se réalise, un changement éventuel de la situation future est prédit par blir de kanskje nødt til å overnatte på stedet. blir au présent suivi de l'infinitif å...overnatte peuvent exprimer l'avenir. Les auteurs de Norsk referansegrammatikk comparent l'emploi modal de « preteritum » avec le présent dans les exemples « *Hvis han visste det, sa han det nok* » (*ibid.* : 628) et « *Hadde jeg tid, gikk jeg på kino i morgen* » (*ibid.*) et « *Har jeg tid, går jeg på kino i morgen* » (*ibid.* : 629). Preteritumsformen i disse setningene uttrykker et kontrafaktisk eller et hypotetisk vilkår i motsetning til presens som vil uttrykke et faktisk eller reelt vilkår » (*ibid.*). Par conséquent, il s'agit dans la traduction d'une condition qui manifeste le probable et le possible.

Dans (80), la proposition réalisée par l'inversion du « s-passiv » (*ibid.* : 513) Settes au présent est traduite par une protase introduite par Si :

(80) « Si on le mettait au congélateur, il faudrait remuer souvent pour éviter la formation de glaçons dans le sorbet. » (OMC, AAS1TF).

« Settes den i dypfryseren, må den røres i ofte for at det ikke skal bli isnåler i sorbeten. » (OMC, AAS1).

En norvégien, il s'agit d'une hypothèse sous-jacente ou *si p* sous-entendu, comme le montre la paraphrase *Hvis den settes i dypfryseren*, et la réalisation de cette hypothèse est considérée comme probable et possible par le sujet parlant. « Det vanlegaste er at passivsetningar manglar agensledd i norsk », selon Faarlund et al. (2006 : 839). « Samtidig følger passivsetningar den grunnregelen i norsk at dei må ha eit grammatisk subjekt », soulignent les auteurs de Norsk referansegrammatikk (*ibid.* : 841). Le sujet passif den correspond à un complément d'objet direct qui fonctionne comme patient dans la construction active *Setter man den i dypfryseren*. le fonctionne comme complément d'objet direct dans la version française. Le sujet actif on est absent dans la forme passive, mais le complément d'agent est exprimé implicitement : *Settes den i dypfryseren av noen*. Quelle est la différence sémantique entre le s-passif et le passif périphrastique ? « S-passiv uttrykker helst noe generelt (en regel e.l.), mens omskrevet passiv ofte viser til et konkret tilfelle » (*ibid.* : 514), d'après les auteurs de Norsk referansegrammatikk, comme l'indique la paraphrase *Blir den satt i dypfryseren*. Concernant l'hypothèse dans la version française, mettait s'interprète préférentiellement par le potentiel, parce que *mettre* envisage l'aspect perfectif, et je fais référence au tableau de Martin (1991 : 89). Dans ce cas, il y a de faibles chances pour qu'on mette le sorbet au congélateur et qu'il faille remuer souvent pour éviter la formation des glaçons dedans. Ainsi, l'irréalité est hors de question d'interprétation. S'agissant du « locatif », le repère spatial congélateur est impliqué par le procès mettait et il sert à localiser le sorbet (GMF 2009 : 237). Puisqu'on parle d'une cuisine de recette ici, la situation de communication révèle, à mon avis, qu'il est non seulement possible, mais également probable qu'on met le sorbet au congélateur. « Selv om både *si* + IMP, COND og *si* + PR, FUT kan angi hypotetiske forhold om framtiden, vil den første kobles sammen med mindre grad av sannsynlighet, den andre med større grad av sannsynlighet », écrit Helland (2006 : 121). Les procès exprimés par le premier schéma

mentionné est, de cette façon, localisés par le conditionnel dans « *m* » ou « les mondes possibles », comme le dit Martin (1992) (cf.30) ou ce que Helland nomme « *tenkt verden* » (Helland 2006 : 121). Au contraire, les procès exprimés par l'autre schéma sont localisés par le futur dans ce que Martin appelle « *m** » ou « les mondes des attentes », (cf.45). Le sujet parlant ne sait pas au nunc si l'on le met le sorbet au congélateur. En ce qui concerne le verbe impersonnel faudrait dans l'apodose, *falloir* est classifié comme un des « verbes modalisateurs ou de survenance » (GMF : 494, 495). Qu'il soit construit impersonnellement, ce verbe se combine toujours avec la forme pronominale sujet il, et il faudrait exprime une nécessité, comme må au présent suivi du « s-passiv » røres, dont la modalité est déontique.

Puisque *avoir* est « un verbe imperfectif », comme l'affirme Togeby (1982b : 330), avaient pourrait traduire le potentiel ou l'irréel, d'après le tableau de Martin (1991 : 89) :

- (81) « **Si** les deux parents d' Ana avaient la même arrière-arrière-arrière-grand-mère — ce qui est peu probable — alors peut-être y aurait -il un certain air de famille sous la forme de quelques traits bien spécifiques. » (OMC, JG3TF).

« **Hvis** også Anas far stammet fra den samme tipp-tipp-tippoldemoren — hvilket ikke er usannsynlig — er det kanskje en mulighet for at det fortsatt ville kunne spores en viss likhet i form av noen ganske spesifikketrekk. (OMC, JG3).

A mon avis, si l'interprétation irréelle est exclue ici, c'est que la prédication modale ce qui est peu probable est apportée par le « locuteur de l'énoncé (l_{0+1}) » (cf.22). Cette prédication modale manifeste que l'hypothèse est considérée comme possible, mais l'impossibilité que les deux parents d'Ana avaient la même arrière-arrière-arrière-grand-mère est considérée comme supérieure à la possibilité qu'ils l'avaient par le locuteur du discours (L) (cf.22). De même, en norvégien, la spécification épistémique hvilket ikke er usannsynlig apportée par le locuteur de l'énoncé (l_{0+1}) souligne l'interprétation potentielle de l'hypothèse norvégienne. Une faible possibilité est mise en relief par er det kanskje en mulighet for at, alors que ville kunne spores indique que cette faible possibilité se réfère à l'avenir.

Dans (82), l'imperfectivité d'*être* retient l'hypothèse à l'imparfait était soit dans le potentiel, soit dans l'irréel, conformément au tableau de Martin (1991 : 89). On observe que le procès atélique *être visible* (était visible) contraste avec le procès télique *être compromis* (serait compromis) :

(82) « Il savait que **si** sa nervosité était visible, tout son plan serait compromis. » (OMC, NF1TF1).

« Han visste at han satte hele planen i fare **ved å** opptre nervøst. » (OMC, NF1).

Il n'y a ni dans le texte original, ni dans la traduction une seule indication temporelle, et donc, il est difficile de savoir si le potentiel et l'irréel concerne le présent ou l'avenir. Si l'hypothèse se combine avec un complément circonstanciel de temps portant sur le moment présent, comme dans la paraphrase *si sa nervosité était visible en ce moment*, l'interprétation s'ouvre à l'irréel du présent, selon Martin (1991 : 89). Je me réfère à Kronning (2009 :7), en ce qui concerne la paraphrase suivante, dans laquelle on place l'hypothèse dans un contexte d'ignorance : *si, d'aventure, sa nervosité était visible*, et il s'agit dans ce cas d'un potentiel faible du présent. Comme nous voyons dans le tableau de Martin (1991 : 89), on a affaire au potentiel de l'avenir, si l'hypothèse se combine avec un complément circonstanciel de postériorité, comme *demain soir* ici: *si sa nervosité était visible demain soir*. Cela implique que le locuteur (LOC) ne peut pas savoir au nunc si la nervosité sera visible ou non, et par conséquent, je dirais que l'interprétation potentielle est en faveur ici. A mon avis, la version originale est ambiguë à cause de ved å qui exprime la manière. Premièrement, cette version peut exprimer que le plan est déjà compromis par sa nervosité. Deuxièmement, elle peut manifester qu'il le sera, si sa nervosité est visible. *Han visste at han satte hele planen i fare, fordi han opptrådte nervøst*, c'est la première interprétation, tandis que dans l'autre, la nervosité ne s'est pas vérifiée: *Han visste at han satte hele planen i fare, hvis han opptrådte nervøst*. « På tilsvarende måte som den temporale bruken av preteritum angir en handling som er atskilt fra situasjonen i utsagnsøyeblikket med hensyn til tid, betegner den modale bruken av preteritum en handling som er atskilt fra situasjonen i utsagnsøyeblikket med hensyn til fakta », affirment les auteurs de Norsk referansegrammatikk (2006 : 628). On a affaire à l'emploi modal de « preteritum » satte qui manifeste soit « l'irréalité », soit « une possibilité » ou « un souhait », pensent Faarlund et al. (cf.53), c'est à dire que « preteritum » est apte à exprimer à la fois l'irréel et « le potentiel ». A condition que han montre sa nervosité, han peut compromettre le plan à l'avenir, et ainsi, le potentiel se manifeste dans la subordonnée.

4.7.1 COND PR / si + IMP

Il s'agit dans (83) du discours indirect. Les verbes introducteurs lança au passé simple et slengte han etter henne à preteritum invitent à des changements temporels qui dépendent de la relation entre le moment où le discours a été produit et le moment où il est rapporté, constatent les auteurs de la *Grammaire méthodique française* (2009 : 1013).

(83) « Une fois seuls, Jacob lui lança qu'elle aurait toujours l'air d'une putain, **si** elle continuait à laisser ses cheveux flotter. » (OMC, HW2TF).

« Da Jacob og hun ble alene, slengte han etter henne at hun alltid kom til å se ut som en skjøge **om** hun fortsatte å ha håret utslått. » (OMC, HW2).

Selon Kronning (2009), différents locuteurs véhiculent l'énoncé, et donc, on parle de la polyphonie. Premièrement, on aurait affaire à un « locuteur externe » ou « LOC », et ci-dessus, il est responsable du « choix morphosyntaxique et lexical », en citant Jacob lui lança qu' et Da Jacob og hun ble alene, slengte han etter henne at (*ibid.* : 8). Deuxièmement, on aurait affaire à un « locuteur interne » ou « LOC' » qui cite elle aurait toujours l'air d'une putain, si elle continuait à laisser ses cheveux flotter et hun alltid kom til å se ut som en skjøge om hun fortsatte å ha håret utslått (*ibid.*). Ce locuteur interne serait le résultat d'une transformation du « locuteur de l'énoncé hypothétique médiatisé » (*ibid.*), c'est-à-dire le locuteur de l'énoncé de départ. Pour reconstruire les énoncés de départ, on pourrait, selon Kronning (*ibid.*) et Faarlund et al. (2006), étudier les traces déictiques sous forme des désinences des formes verbales et le changement du pronom. « Språklig sett innebærer overgangen fra direkte til indirekte framstilling ofte et skifte av deiktiske uttrykk (pronomen, adverb, preposisjoner, verbformer) i og med at det deiktiske sentret forskyves fra A til B », selon Faarlund et al. (2006 : 572). Soit les énoncés d'origine éventuels prononcés par Jacob, selon le locuteur interne (LOC') :

a') Tu auras toujours l'air d'une putain, si tu continues à laisser tes cheveux flotter

a) Du kommer alltid til å se ut som en skjøge om du fortsetter å ha håret utslått

auras et kommer til å au futur continues et fortsetter au présent et Tu et Du sont transposés de aurait et kom til å, celui-ci au « preteritum futurum », de continuait et fortsatte, celui-ci au « preteritum » et de elle et hun. Les désinences verbales *rait* / *ait* dans le discours cité

pourraient me permettre d'identifier « un moment de référence passé », si l'on en croit Kronning (2009 : 9). lança et slenkte han etter henne localisent le procès uniquement dans le passé, et par conséquent, on aurait affaire à une « concordance toncalisante » ici (*ibid.* : 8), c'est-à-dire que lança, aurais et continuais ainsi que slenkte han etter henne, kom til å et fortsatte relèvent du domaine temporel du passé. Ainsi, il n'est pas exclu que les énoncés originaux, qui sont prononcés par Jacob, soient comme les suivants :

b') Tu aurais toujours l'air d'une putain, si tu continuais à laisser tes cheveux flotter

b) Du kom alltid til å se ut som en skjøge, hvis du fortsatte å ha håret utslått

D'une part, si la traduction française et la version originale norvégienne dans (83) ressortent de a') et a), la concordance toncalisante procède d'une « médiation transpositrice » des formes verbales (*ibid.*), c'est-à-dire un changement temporel. D'autre part, si ces versions proviennent de b') et b), la concordance toncalisante est le résultat d'une « médiation non transpositrice » des formes verbales (*ibid.*), c'est-à-dire que aurais et kom til å, continuais et fortsatte sont en « mention » ainsi qu'en « usage » (*ibid.* : 9). « Et direkte utsagn i preteritum vil imidlertid også kunne gjengis i preteritum », affirment Faarlund et al. (*ibid.* : 573), comme on l'observe dans la version originale norvégienne et l'énoncé d'origine éventuel dans b).

« Les verbes déclaratifs sont des verbes perfectifs », selon Togeby (1982b : 328), « comme *dire* » (Togeby 1983 : 250), et donc, l'effet obtenu de l'imparfait disait, c'est le potentiel (Martin 1991 : 89):

(84) « C'est sans doute la raison pour laquelle je mentirais si je disais que je peux jurer, au jour ou à la semaine ou même au mois près, des dates exactes de cette période, qui va de la fin de 1913 à la déclaration de guerre de 1914. » (OMC, CA1).

« Dette er sannsynligvis grunnen til at det ville være løgn å si at jeg kunne sverge, på dager og uker nær, på de nøyaktige datoene i denne perioden som strekker seg fra slutten av 1913 og til krigsutbruddet i 1914 » (OMC, CA1TN).

Premièrement, l'ignorance de la vérité exprimée par *p* et *q* est liée au locuteur (LOC), et corollairement, le sujet parlant peut se confondre avec ce locuteur, à mon avis. L'interprétation potentielle implique que le sujet parlant ou je ne peut pas savoir au moment

de la parole s'il dira qu'il peut jurer. Deuxièmement, les possibilités que le sujet parlant le dira, et qu'il mentira, sont considérées par le locuteur du discours (L) (cf.22) comme inférieures aux possibilités qu'il ne le dira pas, et qu'il ne mentira pas. Néanmoins, je pense que la portée du potentiel peut s'étendre sur le moment présent, dans le cas où le sujet parlant ferait référence au point de l'énonciation, comme dans la paraphrase *C'est sans doute la raison pour laquelle je mentirais si je disais en ce moment que je peux jurer, au jour ou à la semaine ou même au mois près, des dates exactes de cette période, qui va de la fin de 1913 à la déclaration de guerre de 1914*. Ces interprétations du potentiel montrent que le jugement du sujet parlant n'est pas envisagé, contrairement au point de vue subjectif du locuteur du discours (L). Au niveau syntaxique, la protase est traduite au moyen de la construction infinitive å si suivie de la complétive at jeg kunne sverge. Comme trait de ressemblance, *å* et *hvis* sont classifiés parmi les subordonnants par les auteurs de Norsk referansegrammatikk (2006 : 25, 41). « En infinitivskonstruksjon er ikke det samme som en verbfrase. Den er snarere å sammenlikne med en leddsetning uten subjekt », écrivent Faarlund et al. (*ibid.* : 41). Tout de même, à partir du contexte, on peut déduire le sujet « invisible » ou « PRO » (*ibid.* : 998), comme on constate par la paraphrase *Dette er sannsynligvis grunnen til at det ville være løgn å PRO_i si at jeg_i kunne sverge*. Bien que la condition ne soit pas exprimée ici, il est possible que la construction infinitive suivie de la complétive puisse équivaloir à l'hypothèse *hvis jeg sa at jeg kunne sverge*, et à mon avis, on a ainsi affaire à un *si p* sous-entendu ou une hypothèse sous-jacente.

Dans (85), on traduit la protase par l'intermédiaire d'une principale norvégienne. Alors que si introduit une hypothèse ici, à mon avis, la condition n'est pas exprimée en norvégien :

(85) « Qu'est-ce que vous diriez **si** vous voyiez la Bretagne! (OMC, CA1).

« Da skulle du sett Bretagne! » (OMC, CA1TN).

« Les verbes de perception sont normalement perfectifs », selon Togeby (1983 : 251), par conséquent, l'imparfait voyiez peut traduire le potentiel, comme le montre le tableau de Martin (1991 : 89). Il n'y pas d'indications temporelles dans l'exemple ci-dessus, et afin de montrer explicitement que l'hypothèse concerne l'avenir, on doit insérer un complément circonstanciel de temps, comme dans la paraphrase *si vous voyiez la Bretagne un jour*. Concernant la protase dans l'exclamation, je n'ai pas réussi à trouver beaucoup de

grammaires qui traitent cette problématique, mais Togeby (1982b) fait cependant une exception. Pour ce qui est de « *si* + l'imparfait comme phrase », avec le verbe de perception *voir*, « on sollicite l'assentiment de l'interlocuteur », selon Togeby (1982b : 284). Cela concerne la protase qui peut fonctionner indépendamment de l'apodose. A mon avis, le contexte peut jouer un rôle décisif par rapport à cette idée de Togeby, puisque le sujet parlant essaie de convaincre l'interlocuteur que la mer est belle est non dangereuse. Il souhaite recueillir le consentement de l'interlocuteur, qui a une peur bleue du bruit de la mer et de l'embrun des vagues fouettantes jusque sur les vitres des fenêtres, comme nous allons voir dans l'extrait suivant: « *Je lui ai dit que je n'avais pas encore envie du Jugement dernier. Il a insisté en riant de ma peur, et il est venu me chercher par le bras. — Vous allez voir comme c'est beau ! Vous savez, ce n'est rien. Qu'est-ce que vous diriez si vous voyiez la Bretagne! Et il m'a raconté que, autrefois, il avait fait le voyage avec son grand ami, le compositeur Reynaldo Hahn, tout exprès pour admirer les grandes marées de cet équinoxe à la Pointe du Raz. — C'était magnifique, Céleste! Comme j'aimerais retourner !* » (OMC, CA1). Premièrement, en ce qui concerne *skulle sett* au « preteritum perfektum futurum », il arrive qu'on trouve l'auxiliaire « *ha* » à l'infinitif devant « perfektum partisipp » (*ibid.* : 541), ce qui nous donne *skulle ha sett*. Deuxièmement, à mon avis, l'exclamation souligne une sorte de mécontentement du sujet parlant, sans mauvaise intention. « Hvis avsenderen mener at noen har handlet på feil måte, og at det ville vært bedre om vedkommende hadde handlet annerledes, brukes *skulle* + perfektum infinitiv med den handlende personen som subjekt », comme l'écrivent Faarlund et *al.* (*ibid.* : 609). A savoir, cela implique que le sujet parlant pense de tout son cœur que l'interlocuteur n'a pas agi pour son bien. « *Skulle* + perfektum infinitiv brukes her for å uttrykke en handling som står i motsetning til den handlinga som faktisk har funnet sted, og konstruksjonen har altså kontrafaktisk innhold » (*ibid.* : 610). Il faut remarquer que, dans le cas où l'on se servirait de l'exclamation *Hvis du hadde sett Bretagne!*, on parle d'une « absence de principale pour une subordonnée hypothétique marquant un souhait », comme le constatent Riegel et *al.* (GMF 2009 : 686). De même, dans la version norvégienne ci-dessus, je pense qu'il y a de fortes chances que le sujet parlant veuille encourager l'interlocuteur, de telle sorte qu'il exprime implicitement un souhait.

Avant d'interpréter cet exemple, on doit souligner, comme trait de ressemblance, que le sujet parlant se réfère à des expériences passées dans la version originale et dans la traduction :

- (86) « J'ai vécu une période difficile lorsque je me suis rendu compte que je n'arriverais pas à peindre un tableau de la Madone si je n'avais pas moi-même la foi. » (OMC, JW1TF).

« Det har vært en tung tid etter at det ble klart for meg at jeg ikke lenger kunne male et bilde av Den Hellige Madonna uten selv å tro. » (OMC, JW1).

Contrairement à la traduction française, la condition n'est pas exprimée explicitement dans la version originale norvégienne. « *Avoir* est un verbe imperfectif neutre », comme l'écrit Tøgeby (1983 : 266). Étant donné que l'aspect imperfectif est envisagé par *avoir la foi* et se combine avec l'imparfait avais, l'interprétation potentielle et l'interprétation irréaliste de l'hypothèse sont ainsi laissées ouvertes. En d'autres termes, qu'il soit possible que le sujet parlant n'arrive pas à peindre le tableau de la Madone à l'avenir, s'il n'a pas lui-même la foi, cela s'ouvre à l'interprétation. Comme je le vois, le potentiel se montre à travers de l'attitude épistémique négative faible du locuteur du discours (L) (cf.22), et je dirais qu'elle se confond avec le regard subjectif du sujet parlant. Par conséquent, je ne sépare pas le locuteur du discours (L) du sujet parlant dans ce cas. La réalisation de l'hypothèse qui entraînera une telle conséquence décrite par l'apodose est jugée comme possible par le sujet parlant lui-même. Vu que le sujet parlant considère comme possible qu'il puisse perdre la foi à l'avenir, le potentiel concerne l'avenir. D'autre part, à condition que le sujet parlant ait lui-même la foi, il y a des chances pour qu'il réussisse à l'avenir à peindre un tableau de la Madone, comme dans la paraphrase *je n'arriverais pas à peindre un tableau de la Madone si je n'avais pas moi-même la foi, mais je l'ai*. Je me réfère à Helland (2006) qui pense que l'irréalité est soulignée par l'intermédiaire de paraphrases : « At betingelsen strider mot virkeligheten ses gjennom parafser » (Helland 2006 : 122, 123). Il n'y a aucun doute qu'il s'agit dans cette paraphrase de l'irréel du présent. En ce qui concerne uten selv å tro, dans la version originale norvégienne, je ne suis pas arrivée à trouver beaucoup de littérature, mais je fais référence à Norsk referansegrammatikk qui constitue une exception. Il est possible qu'on puisse classer uten selv å tro comme « sammenlikningsledd » (Faarlund et al. 2006 : 320), comme dans la paraphrase *uten at ingen andre enn jeg selv var troende*. Une sorte de condition est exprimée implicitement par uten selv å tro, comme dans la paraphrase *hvis jeg selv ikke var troende*. Le sujet parlant exprime indirectement que seulement s'il a lui-même la foi, il arrivera à peindre la Madone, et ainsi, on peut avoir affaire à une hypothèse sous-jacente ou *si p* sous-entendu qui envisage une condition nécessaire, paraphrasable par *bare hvis jeg selv var troende*. Le

sujet parlant considère comme possible à l'avenir qu'il n'arrive plus à peindre un tableau de la Madone, s'il n'a pas lui-même la foi, comme le souligne l'adverbe de négation et le complément circonstanciel ikke lenger dans la principale. kunne au « preteritum » manifeste une modalité « dynamique » ici, et ce verbe modal est paraphrasable avec *étais capable de* (*ibid.* : 596). « Etter vår oppfatning står ikke denne modalitetskategorien på linje med epistemisk og deontisk modalitet », d'après les auteurs de Norsk referansegrammatikk (*ibid.* : 581).

Dans la version originale suivante, le mot interrogatif Hva est traduit par l'apodose Que se passerait-il, dans laquelle l'interrogation partielle porte sur le sujet (Riegel et al : 673) Le prédicat verbal est omis après Hva, qui fonctionne comme sujet, comme le montre la paraphrase *Hva ville skje hvis hun aldri kom ut av sin tragiske villfarelse* :

(87) « Que se passerait-il **si** elle persistait dans cette tragique aberration ? » (OMC, KF1TF).

« Hva **hvis** hun aldri kom ut av sin tragiske villfarelse? » (OMC, KF1).

Selon Togeby, « s'il n'y a pas de limitation temporelle dans le contexte, un verbe imperfectif se mettra de préférence à l'aspect imperfectif de l'imparfait », (Togeby 1982b : 329). Si l'aspect imperfectif est envisagé par *persister*, et que le sens de ce verbe puisse marquer la dureté, l'effet obtenu par persistait, c'est le potentiel ou l'irréel, conformément au tableau de Martin (1991 : 89). Bien qu'il n'y ait pas d'indications temporelles ou contextuelles dans la version française, il est hors de doute que l'irréel et le potentiel portent sur l'avenir. Quand un procès atélique se réalise simultanément avec le point de l'énonciation, l'interprétation irréaliste est en faveur, constate Kronning (cf.23), et je le trouve intéressant. Puisque l'interprétation potentielle n'est pas exclue, elle ne sait pas au nunc si elle persiste dans cette tragique aberration, contrairement au locuteur (LOC) qui exprime ses connaissances de la vérité de *p* et *q* (cf.23). Cela implique que le sujet parlant et l'être théorique ne peuvent pas se confondre dans ce cas. Ce dernier mentionné ne s'inscrit pas dans le monde d'une manière subjective, contrairement au locuteur du discours (L) (cf.22), dont l'attitude épistémique négative est forte, parce qu'il autorise l'interprétation irréaliste. L'infinitif *komme* est classifié comme non-duratif par Faarlund et al. (2006 : 638) Étant donné qu'il dénote une action ponctuelle ou momentanée (*ibid.*), et que le complément circonstanciel de temps aldri porte sur l'avenir, je conclus que l'hypothèse norvégienne révèle uniquement le potentiel.

4.8 *si* + PQP / COND P

Dans les pages suivantes, nous allons voir que ce schéma est apte à exprimer l'irréel et le potentiel. Ce schéma exprime le plus souvent l'irréel, et Martin (1992) distingue entre deux degrés d'irréalité : « un irréel où, comme il vient d'être dit t_{0-k} » (Martin 1992 : 154). Cela signifie que « le locuteur considère en t_{0-k} p comme possible et il sait en t_0 que $\sim p$ (p est imaginaire) ; la forme d'accompli signifie, en liaison avec *si*, l'idée de monde possible à partir du passé ; ce possible porte indifféremment sur le passé, le présent ou l'avenir » (*ibid.* : 153). Sans réalisation de la « relation hypothétique prédictive R (p , q) », on peut constater que la non-réalisation de q est un fait également, comme l'exprime Kronning (2009 : 3), c'est-à-dire que la non-réalisation de l'hypothèse entraîne la non-réalisation de la conséquence. « Le conditionnel passé, qui situe le procès dans le passé, exprime l'irréel du passé », selon Riegel et al. (GMF 2009 : 559). « Si + PQP, CONDP kan tidsmessig relatere til irrelle hypoteser, ikke bare om fortid, men også om nåtid », écrit Helland (2006 : 312). En d'autres termes, d'un point de vue des auteurs de la *Grammaire méthodique du français* et de *Ny fransk grammatikk*, l'existence de l'irréel de l'avenir est hors de question. L'autre degré en question concerne « un irréel « pur » », comme le nomme Martin (1992 : 154), comme dans (88) :

- (88) « **Si** nous avons été les témoins de la vie sur terre il y a quatre cents millions d'années, nous n'y aurions vu qu'une monstrueuse mise en scène de l'absurde » (OMC, JG3TF).

« Hadde vi vært vitner til livet på jorden for fire hundre millioner år siden, ville vi ha opplevd det vi så som en monstrøs oppvisning i det meningsløse » (OMC, JG3).

Étant donné que l'infinitif *être* envisage un aspect imperfectif, l'hypothèse au plus-que-parfait s'interprète uniquement par l'irréel, et dans ce cas, on a affaire à un irréel pur, « où m » (Martin 1992 : 154) ou les « mondes possibles » (*ibid.* : 319) « appartient à un imaginaire qui, de fait, se trouve délié du temps, parce que, à aucun moment, on ne pouvait penser qu'il serait réel », selon Martin (1992 : 154). À mon avis, l'hypothèse révèle un irréel pur ici, parce qu'elle sera constamment irréelle, dans le sens où il est impossible qu'elle puisse exprimer uniquement l'irréel du passé. Par la paraphrase *mais nous n'étions pas de témoins de la vie sur terre il y a quatre cent millions d'années*, on voit que l'hypothèse s'oppose à la réalité d'un point de vue du passé. La réalisation de l'hypothèse est annihilée par les faits réels, et corollairement, le contenu dans l'apodose n'est pas réalisé et ne le sera pas. Ainsi, les événements sont situés dans les « mondes contrefactuelles » (Martin 1992 : 153).

« Modalt *preteritum* perfektum er særlig vanlig i den underordnede setningen i vilkårskompleks », selon Faarlund et al. (2006 : 633), comme Hadde ...vært dans la proposition exprimant l'hypothèse sans introducteur dans la version originale norvégienne. « Preteritum perfektum uttrykker her ikke tid, men et kontrafaktisk forhold » (*ibid.*): *Men vi var ikke vitner til livet på jorden for fire hundre millioner år siden*. De même, l'hypothèse norvégienne serait « maximale », comme le nomme Martin, parce qu'elle « cantonne *p* dans des mondes nés du libre jeu de l'imagination » (Martin 1992 :154). La principale au « preteritum perfektum futurum » ville...ha opplevd exprime la conséquence irréelle, et puisqu'on emploie *ville*, la modalité est épistémique (cf.47).

Dans (89), dans l'hypothèse française, l'interprétation irréelle est envisagée par n'avais pas connu, parce que *connaître* est imperfectif :

- (89) « L'écriture ressemble tellement à la mienne que j'en ai froid dans le dos et, **si** je n'en avais pas connu l'auteur, j'aurais pu me dire que, m'étant substitué à lui dans un moment de distraction, c'était moi qui l'avais rédigée. » (OMC, BHH1TF).

« Håndskriften er så lik min egen at det går kaldt gjennom meg, og visste jeg ikke hvem som hadde ført pennen, kunne jeg ha trodd at det var jeg selv som hadde sittet og skrevet brevet i et slags stedfortredende åndsfravær. » (OMC, BHH1).

Si l'irréel porte uniquement sur le moment présent, comme on peut illustrer par la paraphrase *si je n'avais pas connu l'auteur, mais je le connais en ce moment*, c'est que le sujet parlant connaît l'auteur au nunc ou au moment de la parole. A mon avis, il s'agit dans ce cas de ce que Hobæk Haff appelle un « irréel clos » ou un « irréel « sans perspective future » » (cf.20, 21), c'est-à-dire que l'hypothèse n'est pas apte à exprimer l'avenir, parce qu'elle marque une concomitance avec le nunc. Au contraire, il est possible que l'hypothèse puisse révéler l'irréel du passé, pourvu que l'auteur soit mort, comme dans la paraphrase *si je n'avais pas connu l'auteur, mais je l'ai connu*. L'irréel clos manifeste une sorte de « souhait » ou « regret », comme le dit Hobæk Haff (cf.20). Hors contexte, je pense que le sujet parlant exprime implicitement qu'il souhaite qu'il ne connaisse pas l'auteur. Car si le sujet parlant ne l'avait pas connu, il aurait pu se présenter comme l'auteur du lettre, grâce à l'écriture qui ressemble à la sienne. Étant donné que le sujet parlant connaît l'auteur au point de l'énonciation, il n'a pas pu dire que c'était lui-même qui avait rédigé la lettre. Comme nous l'avons vu, une non réalisation de l'hypothèse entraîne toujours une non réalisation de la conséquence. Le plus-que parfait et le conditionnel manifestent « de dicto » une sorte de « distanciation maximale »

(cf.21), c'est-à-dire que l'énoncé exprime un état de « *m* » ou des « mondes possibles » (cf.30) annihilé par le réel. « Ved de ikke-dynamiske (statiske) verbene forutsettes det ikke « tilførsel av energi », og de betegner en vedvarende tilstand », comme l'écrivent Faarlund et *al.* (2006 : 639), et cette description correspond peu ou prou à ce que Vendler (1967) classifie comme des verbes d'état (cf.43). Cela concerne *vite* qui ne marque pas de changement d'activité, par conséquent, visste au « preteritum » est lié à un procès statique et duratif. Quand un verbe imperfectif, comme *savoir*, se combine avec l'imparfait, l'hypothèse pourrait traduire le potentiel et l'irréel, selon Martin (1991 : 89). De même, il est possible que visste puisse s'interpréter par le potentiel et l'irréel, mais je pense que l'interprétation de l'irréel du présent est en faveur dans ce cas. A mon avis, le sujet parlant s'excuse pour sa fausse ignorance. L'interprétation potentielle « *Kunne* kan også etterfølges av perfektum infinitiv », comme le constatent les auteurs de Norsk referansegrammatikk (2006 : 596). On parle de kunne au « preteritum » suivi de l'infinitif ha et du participe trodd qui introduisent une conséquence irréaliste, sous forme de la complétive at det var jeg selv som hadde sittet og skrevet brevet i et slags stedfortredende åndsfravær.

Dans (90), on peut observer la postposition de la proposition exprimant l'hypothèse norvégienne, et cela a des conséquences pour la répartition en thème et rhème. Tandis que la protase fonctionne comme thème, la proposition exprimant l'hypothèse norvégienne est rhématique. Étant donné que *retrouver* exprime l'aspect perfectif, avait retrouvée peut s'interpréter par l'irréel, comme l'illustre le tableau de Martin (1991 : 89) :

(90) « Evidemment, **si** on l'avait retrouvée, ç'aurait été la surprise du siècle. » (OMC, PR1TF).

« Og det kunne jo blitt den helt store overraskelsen, hva, — **om** han fant henne? (OMC, PR1).

Dans le cas où le verbe dans la protase serait perfectif, l'hypothèse ne pourrait pas porter sur le présent, selon Hobæk Haff (1990) (cf.19). Si l'on intercale explicitement des compléments circonstanciels de temps, on observe que l'hypothèse peut concerner le passé, ou l'avenir, comme dans les paraphrases *si on l'avait retrouvée hier / aujourd'hui / la semaine prochaine*. Ce qui peut contrecarrer l'interprétation irréaliste, c'est que le point de l'événement envisagé par l'hypothèse est situé postérieurement au point de l'énonciation. Par conséquent, il est impossible que le sujet parlant sache au nunc ou au moment où il produit l'énoncé, si l'on la retrouvera, et donc, je pense qu'on doit prendre en considération l'interprétation potentielle.

Quand l'irréalité ou la potentialité est envisagée par la protase, elle l'est par l'apodose également, de sorte que la surprise du siècle ne se produit pas à l'avenir. Au contraire, en norvégien, ce qui retient l'attention, c'est que le mode d'action manifesté par *finne* est non-duratif ou ponctuel et que le verbe est classifié comme « aktivitetsverb » par Faarlund et *al.* (2006 : 638, 641). Étant donné qu'on peut poser la question *A quelle heure a-t-il l'a retrouvée ?*, comme le fait Vendler (1967), on doit considérer *finne* comme un verbe d'achèvement, comme l'indique la paraphrase *Il a mis trois heures pour la trouver* (cf.43). Cela me fait déduire la conclusion que le verbe *finne* est susceptible de se comporter comme un verbe perfectif. Puisque l'imparfait s'interprète préférentiellement par le potentiel, comme le montre le tableau de Martin (1991 : 89), je pense que fant au « preteritum » invite à l'interprétation potentielle. Je dirais que le point d'interrogation fonctionne comme un élément contextuel qui souligne l'ignorance du sujet parlant, et en d'autres termes, il faut qu'il (han) la (henne) retrouve avant de savoir, s'il sera la surprise du siècle. Le point de vue du locuteur du discours (L), (cf.22), c'est que les possibilités qu'il ne la retrouve pas sont supérieures aux possibilités qu'il la retrouve. Témoignant que la surprise peut se réaliser dans l'avenir, ce locuteur garde une attitude épistémique négative faible, d'après l'idée de Kronning (cf.22). Par comparaison avec l'hypothèse française, la norvégienne est-elle également susceptible de manifester l'irréel? En ce qui concerne « preteritum », il exprime « et kontrafaktisk eller et hypotetisk vilkår », selon Faarlund et *al.* (2006 : 629), et cela implique l'interprétation potentielle et l'interprétation irréalité. Quant à celle-ci, je pense qu'elle est apte à exprimer l'avenir, comme dans la paraphrase *Og det kunne jo blitt den helt store overraskelsen, hva, — om han fant henne en dag?* En même temps, je tiens compte de l'irréel du passé, comme dans la paraphrase *Og det kunne jo blitt den helt store overraskelsen, hva, — om han fant henne i går kveld?* kunne jo blitt envisage une modalité épistémique, puisque « preteritum » manifeste « une faible possibilité » ou « en svak mulighet », et le verbe modal signale que le locuteur s'exprime sur des bases peu sûres (cf.48). Si je compare kunne jo blitt avec ville jo blitt, j'observe que la possibilité est considérée comme plus forte dans celui-ci que dans celui-là.

L'hypothèse suivante est focalisée par clivage, à savoir c'est...si...que, et elle est sous la portée du marqueur de restriction, à savoir l'adverbe uniquement, de sorte qu'elle manifeste une condition nécessaire. Par conséquent, il est hors de doute que la protase fonctionne comme rhème (cf.12) :

- (91) « Et c'est sans doute uniquement **si** l'on m'avait dit alors que l'on avait plus du tout besoin de moi et qu'il était inutile que je continue à venir boulevard Haussmann, que je me serais rendu compte que j'en avais envie et à quel point c'était déjà entré dans ma vie. » (OMC, CA1).

« Antakelig var det bare **hvis** noen hadde sagt til meg at det ikke lenger var bruk for meg og at det var unødvendig at jeg fortsatte å komme til boulevard Haussmann, først da ville jeg forstått at det var noe jeg ønsket å gjøre og i hvor høy grad det var blitt en del av livet mitt. » (OMC, CA1TN).

Comme *dire* envisage l'aspect perfectif ici, avait dit traduit soit le potentiel soit l'irréel de l'avenir. Par la paraphrase *si, un jour, l'on m'avait dit alors que l'on avait plus du tout besoin de moi et qu'il était inutile que je continue à venir boulevard Haussmann*, on indique l'interprétation irréaliste, et ...plus porte sur l'avenir. Étant donné que l'hypothèse me semble décrire un événement qui n'est pas le fruit du hasard, contrairement à l'événement envisagé dans la paraphrase *si, par extraordinaire, l'on m'avait dit alors que l'on avait plus du tout besoin de moi et qu'il était inutile que je continue à venir boulevard Haussmann*, je pense que l'interprétation potentielle est inférieure. Dans la traduction, bare hvis envisage également une condition nécessaire, et on a affaire à ce que les auteurs de Norsk referansegrammatikk appellent « utbrytning » (Faarlund et al. 2006 : 1088), c'est-à-dire une focalisation de la proposition exprimant l'hypothèse. De la même manière, l'interprétation irréaliste future concerne la proposition révélant l'hypothèse norvégienne composée de hadde sagt au « preteritum perfektum » et de l'adverbial ikke lenger. Puisque le contenu dans la proposition exprimant l'hypothèse est apte à manifester l'irréel, le contenu dans la proposition exprimant la conséquence l'exprime aussi. Comme nous l'avons vu, *ville* indique une modalité épistémique dans les constructions hypothétiques (cf.47), alors que « preteritum perfektum » pourrait exprimer « une relation contrefactuelle », disent Faarlund et al. (cf.65). Le sujet parlant décrit une rupture imaginaire avant la virgule, qui est soulignée après la virgule par l'intermédiaire d'une rupture syntaxique, où la complétive suivante est omise : *at jeg først da ville forstått....* Il existe ainsi un parallèle entre la rupture imaginaire et la rupture syntaxique.

Alors que la version française contient une protase suivie d'une apodose, la version originale n'est constituée qu'une principale:

- (92) « — Je crois que **si** j'avais pu, je lui aurais arraché le cœur. » (OMC, SL1TF)

« — Jeg kunne ha skåret hjertet ut på ham. » (OMC, SL1).

Le verbe modal *pouvoir* est apte à symboliser une modalité soit dynamique, soit épistémique (Faarlund et al. : 597, 596). D'une part, la modalité épistémique de *pouvoir* met en valeur la possibilité de lui arracher le cœur. Étant donné que l'hypothèse est paraphrasable avec *si j'avais pu, mais je n'ai pas cette possibilité*, on parle de l'irréel, et dans ce cas, le contenu dans l'apodose ne se réalisera pas non plus. D'autre part, la modalité dynamique de *pouvoir* concerne la capacité. Le sujet parlant manifeste que même s'il n'a pas la possibilité de lui arracher le cœur, il est capable. Ainsi, on est face à l'interprétation irréaliste, comme le montre la paraphrase *je crois que si j'avais pu, je lui aurais arraché le cœur, mais je n'ai pas cette possibilité*. « Les verbes modaux sont des verbes imperfectifs », écrit Togeby (1982b : 331), et cela concerne *pouvoir*, qui laisse ouvert l'interprétation irréaliste de l'hypothèse, si l'on s'appuie sur le tableau de Martin (1991 : 89). A mon avis, l'interprétation potentielle peut avoir lieu ici, parce qu'aussi longtemps que le sujet parlant est capable, il peut arriver qu'il lui arrache le cœur un jour. Or, je souhaite souligner que l'interprétation irréaliste est en faveur ici, parce que le sujet parlant considère les possibilités d'une réalisation de l'hypothèse et de la conséquence comme irréaliste, étant donné qu'il sait au moment où il s'exprime qu'il ne peut pas lui arracher le cœur. Dans la version originale, la modalité de *kunne* est envisagée comme épistémique, si ce « preteritum » manifeste « en svak mulighet », selon les auteurs de Norsk referansegrammatikk (Faarlund et al. 2006 : 597). Comme le sujet parlant exprime un agacement et qu'il est capable de lui arracher le cœur, *kunne* est apte à exprimer une modalité dynamique (*ibid.* : 596). A-t-on affaire à une hypothèse sous-jacente en norvégien ? L'acceptabilité de la paraphrase *Jeg kunne ha skåret hjertet ut på ham, hvis det var lov å drepe* peut dissiper le doute, et comme nous l'avons observé, on a affaire à l'irréel. La période visée de l'irréel, c'est le passé, le présent et l'avenir, d'après le tableau de Martin (1991 : 89).

L'imperfectivité de l'infinitif *avoir* laisse ouverte l'interprétation irréaliste de l'hypothèse au plus-que-parfait (Martin 1991 : 89). Alors que la traduction ne contient pas d'indications temporelles, la version française originale contient i de ukene. Il reste à savoir si celle-là peut porter sur le passé, le moment présent ou l'avenir :

(93) « Si j'avais eu de la famille à l'étranger, sans doute que je serais parti. (OMC, JG3TF).

« Men heller ikke jeg var flink i de ukene, og kunne jeg ha reist hjem til en familie i et annet land, hadde jeg kanskje gjort det (OMC, JG3).

En intercalant des compléments de circonstanciels dans l'hypothèse française, on verra qu'il s'agit de l'irréel du passé ou du présent: *Si j'avais eu de la famille à l'étranger en ce moment / à ce moment-là / *demain, sans doute que je serais parti*. Comme *partir* est classifié parmi les « verbes de mouvement » par Togeby (1982b : 327), je conclus que cela concerne aussi *reise*, et l'aspect perfectif est envisagé par ce type de verbe. « Uttrykker verbet en durativ handling, men der handlinga samtidig inneholder forestillinga om et sluttpunkt, er aksjonsarten telisk », comme l'écrivent Faarlund et *al.* (2006 : 639), et par conséquent, kunne...ha reist peut s'interpréter par l'irréel du passé. La conséquence envisagée par l'apodose française manifeste la certitude, comme le souligne sans doute, par opposition à celle exprimée dans la version originale norvégienne, où kanskje met l'accent sur une possibilité. « Preteritum perfektum », comme hadde...gjort, « kan også brukes i den overordnede setningen for å uttrykke hva som ville ha skjedd hvis betingelsen i den underordnede setningen ble oppfylt », comme le constatent Faarlund et *al.* qui rendent compte de divers emplois de « preteritum perfektum » (*ibid.* : 633).

Un verbe de mouvement à l'imparfait pourrait exprimer l'aspect perfectif, selon Togeby (1982b : 327). Comme *accompagner* est classifié comme verbe de mouvement par Le Petit Robert (1995 :15), je conclus qu'il envisage l'aspect perfectif dans l'hypothèse française dans (94), et corollairement, avait accompagné traduit le potentiel ou l'irréel, comme le manifeste le tableau de Martin (1991 : 89). Selon lui, cette dernière interprétation pourrait concerner le passé, le présent ou l'avenir. Il est incontestable que l'hypothèse ne vise pas à ces trois périodes et je reviendrai à ce sujet. Par contre, l'emploi modal du « preteritum perfektum », comme Hadde...hatt, est courant dans la proposition exprimant l'hypothèse norvégienne, et elle exprime un irréel du présent : *Hadde jeg hatt B her, men det har jeg ikke* :

- (94) « Si B m' avait accompagnée, j' aurais pu le prendre par le bras pour me pavaner devant Pernette, comme elle sait elle-même si bien le faire, ou encore me tortiller devant Bruno pour me montrer plus tentatrice que Jeanne ». (OMC, SL1TF).

« Hadde jeg hatt B her, kunne jeg tatt ham i armen og spankulert forbi Pernette, like mye påfugl som henne, og ålet meg forbi Bruno, mye mer fristerinne enn Jeanne ». (OMC, SL1).

A mon avis, il est impossible qu'on soit face à un irréel de l'avenir dans l'hypothèse française, étant donné que le sujet parlant se réfère à une situation non pas prévisible à l'avenir. On ne peut pas exclure qu'on ait affaire à l'irréel du passé, si l'action s'est déjà déroulée, comme

dans la paraphrase *Si B m'avait accompagnée hier soir*. Je considère l'irréel du présent comme une interprétation possible : *Si B m'avait accompagnée en ce moment*. L'interprétation potentielle est mise en relief par Martin (1991 : 89), si la perfectivité est envisagée par le prédicat verbal dans la protase, mais je pense qu'il est peu probable qu'elle concerne l'hypothèse dans la traduction. Il me semble que la réalisation de l'accompagnement de B n'est pas considérée comme quelque chose d'extraordinaire par le sujet parlant, comme dans la paraphrase **Si, par extraordinaire B m'avait accompagnée*. kunne manifeste une modalité épistémique et exprime ici que la faible possibilité n'existe plus : ... *kunne jeg tatt ham i armen og spankulert forbi Pernette, men det kan jeg ikke, fordi B er ikke her*. Au moyen de « l'inférence pragmatique ('si *non-p*, alors *non-q*') », comme l'écrit Kronning (2009 : 3), on peut expliquer pourquoi l'hypothèse ne s'est pas vérifiée, et cela est exprimé par l'énoncé causal introduit par *fordi*.

Dans (95), s'était avisé de prononcer ce mot indique que la réalisation de l'hypothèse française est potentielle ou irréaliste, parce que prononcer envisage l'aspect perfectif. Je pense que *være* est un verbe non-dynamique qui décrit une sorte d'état ici, et d'après la classification de Vendler (1967), les verbes qui caractérisent des états peuvent correspondre peu ou prou à ceux qui envisagent l'aspect imperfectif (cf.43) Par conséquent, je pense que hadde vært au « preteritum perfektum » peut exprimer l'irréel, de la même manière que le plus-que-parfait (Martin 1991 : 89). Étant donné qu'il n'existe pas d'indications temporelles, il reste à savoir si l'irréel concerne le passé, le présent ou l'avenir :

(95) « **Si** quelqu'un d'autre s'était avisé de prononcer ce mot, je l'aurais assommé sur -le-champ. » (OMC, PR1TF).

« **Om** det hadde vært noen annen enn Tom som hadde sagt det der, ville jeg ha slått. » (OMC, PR1).

S'agit-il dans la version originale norvégienne et dans la traduction d'une hypothèse qui caractérise un événement extraordinaire ou un événement irréel ? Si c'est un potentiel de l'avenir, la possibilité que quelqu'un d'autre s'avisera de prononcer ce mot est inférieure à l'impossibilité que quelqu'un d'autre s'avisera de le prononcer, comme dans la paraphrase *Si, par extraordinaire, quelqu'un d'autre s'était avisé de prononcer ce mot* et *Om det tilfeldigvis hadde vært noen annen enn Tom som hadde sagt det der, ville jeg ha slått*. Quand on a affaire au plus-que-parfait, il est localisé sur l'axe de *re* et sa valeur est un accompli de *re*,

parce que l'aspect envisagé par le prédicat verbal est perfectif (cf.21). Dans le cas où l'on aurait affaire à l'irréel du passé, ce mot a déjà été prononcé, mais non pas par quelqu'un d'autre. Si c'est un irréel du présent, l'hypothèse porte sur le nunc : *Si quelqu'un d'autre s'était avisé de prononcer ce mot en ce moment* et *Om det hadde vært noen annen enn Tom som hadde sagt det der her og nå*. Si c'est un irréel de l'avenir, l'hypothèse est localisée postérieurement au point de l'énonciation, et je pense les paraphrases suivantes sont acceptables: *Si, un jour, quelqu'un d'autre s'était avisé de prononcer ce mot* et *Om det hadde vært noen annen enn Tom som hadde sagt det der en dag i fremtiden*.

Dans la traduction suivante j'avais crié peut signifier *j'avais jeté un cris* ou *j'avais jeté des cris*. Dans la première paraphrase, *crier* est perfectif, et dans l'autre, il est imperfectif. Le complément circonstanciel de temps à ce moment-là localise le procès avais crié dans le passé, et ainsi, on parle de l'irréel du passé :

(96) « **Si**, à ce moment -là, j' avais crié, tout le monde aurait fait irruption dans la pièce, et l' on m'aurait immanquablement accusée de l' avoir tenté. » (OMC, SL1TF).

« **Om** jeg skrek, ville hele selskapet komme styrtende. Alle ville si at det var jeg som hadde fristet ham. » (OMC, SL1).

Puisque le sujet parlant n'a pas crié, tout le monde n'a pas fait irruption dans la pièce, et l'on ne m'a pas immanquablement accusée de l'avoir tenté, comme le montre l'extrait suivant: « *"Si tu me donnes ta rose, je t'apprendrai à rimer", m'a -t -il dit d' un ton caressant. En toute innocence j'ai ôté une rose de mes cheveux pour la lui donner. Mais il en a profité pour m'agripper le poignet et me retenir. Si, à ce moment-là, j'avais crié, tout le monde aurait fait irruption dans la pièce, et l'on m'aurait immanquablement accusée de l'avoir tenté. Ainsi s'explique que je ne me sois pas manifestée, espérant seulement que quelqu'un remarquerait notre absence* » (OMC, PR1TF). « Er det tale om en dynamisk handling med tidsutstrekning, men uten forestilling om et sluttpunkt, er aksjonsarten ikke-telisk (ev.'atelisk') », d'après Faarlund et al. (2006 : 639). En ce qui concerne la version originale norvégienne, j'incline à penser que skrek au « preteritum » pourrait s'interpréter par l'irréel ou par le potentiel, comme l'imparfait, selon le tableau de Martin (1991 : 89). Si le sujet parlant sait au nunc qu'il ne crie, on parle d'un irréel du présent. S'il sait au nunc qu'il ne criera pas, il s'agit d'un irréel de l'avenir. Pourvu que le sujet parlant ne sache pas au nunc s'il criera, on a affaire à

l'interprétation potentielle. « Preteritum futurum » ville komme est suivi du « presens partisipp » styrrende. On emploie *ville* dans les énoncés hypothétiques pour exprimer une modalité épistémique (cf.47). Selon l'extrait suivant, l'interprétation laisse ouverte l'irréel du passé: « *Om jeg skrek ville hele selskapet komme styrrende. Alle ville si det var jeg som hadde fristet ham. Så jeg skrek ikke, håpet bare at noen ville legge merke til at vi var borte* » (OMC, SL1).

4.8.1 COND P / *si* + PQP

Sortir envisage l'aspect perfectif, et corollairement, avait pu sortir s'ouvre à l'interprétation irréal et l'interprétation potentielle dans l'hypothèse française, comme l'indique le tableau de Martin (1991 : 89). La problématique concerne la portée temporelle de cette hypothèse qui peut concerner le passé, le présent ou l'avenir, étant donné qu'il n'y pas d'indications contextuelles ou temporelles, contrairement à etter... dans l'hypothèse de la version originale norvégienne :

(97) « Elle ignorait à vrai dire ce qui se serait passé **si** elle n' avait pu sortir. » (OMC, HW1TF).

« Egentlig visste hun ikke hva som kom til å skje **dersom** hun ikke kom seg ut etter at hun hadde fått varene notert i boka. » (OMC, HW1).

Je vais élucider la question si l'hypothèse française est susceptible de porter sur le passé, le présent ou l'avenir. Tout d'abord, *pouvoir* est apte à exprimer une valeur modale de « possibilité » (GMF 2008 : 453), c'est-à-dire une modalité épistémique, ou ce que Faarlund et al. appellent une « modalité dynamique », pourvu que l'hypothèse puisse se paraphraser par *si elle n'était pas capable de sortir* (Faarlund et al. 2006 : 581). L'hypothèse se réfère à une situation localisée au présent, au passé ou à l'avenir qui exige, exigeait ou exigera une certaine vigueur physique pour mener à bon terme. *si elle n'avait pu sortir en ce moment, mais elle le peut* indique l'irréel du présent. A condition qu'elle ait eu cette possibilité, la paraphrase indique l'irréel du passé : *si elle n'avait pu sortir hier, mais elle le pouvait*. La paraphrase *si elle n'avait pu sortir dans un instant, mais elle le pourra* indique un irréel de l'avenir. Si la possibilité qu'elle ne puisse pas sortir est considérée comme inférieure à la

possibilité qu'elle le puisse, on a affaire à l'interprétation potentielle. Comme nous l'observons, l'apodose anteposée ne donne pas à voir une conséquence directe. La postposition de l'apodose anteposée n'est pas autorisée ici: **si elle n' avait pu sortir, elle ignorait à vrai dire ce qui se serait passé.* « De ikke-durative verbene er alle [+dynamisk], da det ikke er mulig å forestille seg en punktuell tilstand », comme l'écrivent Faarlund et al. (*ibid.* : 641). kom seg ut au « preteritum » exprime un procès non-duratif, comme *komme* (*ibid.*). L'adverbial de temps etter at hun hadde fått varene notert i boka indique la localisation temporelle de l'événement kom seg ut. La différence entre les verbes téliques et les verbes non-duratifs n'est pas toujours évidente, et à mon avis, kom seg ut marque le terme final du procès. Je pense que l'interprétation irréaliste ne concerne pas la version originale norvégienne, étant donné que *komme* envisage un procès perfectif, et que kom seg ut est au « preteritum ». Cela contraste avec la traduction dans laquelle l'irréel est tenu en compte. A mon avis, elle ne semble pas savoir au nunc si elle pourra sortir, et donc, elle n'a aucune idée de ce qui se passera, si l'hypothèse se réalise. Il s'agit dans la version originale norvégienne d'un « potentiel faible », selon le terme de Kronning (2009 : 6).

Comme l'élément contextuel par une chance d'inouïe se combine avec le verbe perfectif *tomber*, le plus-que-parfait étais tombé s'interprète par le potentiel, conformément au tableau de Martin (1991 : 89). De même, l'interprétation potentielle est laissée ouverte par hadde kommet til å støte på au « preteritum perfektum » combiné avec le complément circonstanciel de temps ved et slumpetreff, puisque le mode d'action de støte på est considéré comme non-duratif ou ponctuel, comme « *møte* », d'après Faarlund et al. (*ibid.* : 641) :

(98) « Je considère comme une victoire personnelle que ce document soit enfin sous ma protection et cela ne serait jamais arrivé **si**, par une chance inouïe, je n'étais tombé sur Frank à Madrid. » (OMC, JG3TF).

« Jeg opplever det som en personlig seier at dette kresne dokumentet omsider befinner seg i min varetekt, og det ville neppe ha skjedd **dersom** jeg ikke ved et slumpetreff hadde kommet til å støte på Frank i Madrid. » (OMC, JG3).

La perfectivité d'*arriver* indique que serait...arrivé a la valeur d'accompli, de même que le mode d'action de ville...ha skjedd au « preteritum perfektum futurum » est non-duratif ou ponctuel.

A mon avis, si l'avait offerte s'interprète par l'irréel du passé ou de l'avenir, c'est parce que *offrir* envisage un aspect perfectif, et que le complément circonstanciel de temps en cadeau de Noël peut localiser l'hypothèse soit dans le passé, soit dans le futur :

- (99) « Je n'aurais rien eu contre, **si** on me l'avait offerte en cadeau de Noël, mais je ne crois pas que j'aurais payé cinq cent mille couronnes pour en devenir propriétaire. » (OMC, GS2TF).

« Jeg skulle ikke hatt så mye imot å få det i julegave, men jeg tvilte på om jeg ville betalt fem hundre tusen for det. » (OMC, GS2).

La construction infinitive å få det i julegave contient une sorte d'hypothèse sous-jacente ou *si p* sous-entendu, et elle est paraphrasable avec *hvis jeg hadde fått det i julegave*. Comme la postposition de *si p* n'est pas autorisée dans la construction **Jeg skulle ikke hatt så mye imot, hvis jeg hadde fått det i julegave*, on doit placer *si p* en antéposition, comme dans la paraphrase *Hvis jeg hadde fått det i julegave, skulle jeg ikke hatt så mye imot det*. D'un point de vue du sujet parlant, il est impossible que quelqu'un le lui offre en cadeau de Noël, et donc, il est hors de question qu'il n'aura rien contre. Il est nécessaire qu'on l'offre au sujet parlant en cadeau de Noël pour qu'il n'ait rien contre.

Vu que *descendre* manifeste l'aspect perfectif dans l'hypothèse suivante, elle pourrait s'ouvrir à l'interprétation irréaliste, ou potentielle, selon Martin (1991 : 89), et puisqu'il n'y a pas d'indications temporelles dans la version française, contrairement à la présence du complément circonstanciel de temps aller først dans le texte original, quelle est l'interprétation préférable ?

- (100) « J'aurais certainement pu vaincre mes réticences à l'idée de tout contact reptilien, **si** seulement j'avais pu descendre quelques bonnes rasades de gin. (OMC, JG3TF).

« Jeg ville ganske sikkert ha klart å overvinne min smule motvilje mot å komme i nærkontakt med det selvbevisste krybdyret **hvis** jeg bare aller først hadde fått i meg noen stive slurker gin. (OMC, JG3).

Si c'est un irréel du passé, qu'il s'agisse de la version originale ou de la version française, il me semble que le sujet parlant essaie de se faire excuser pour n'avoir pas eu le courage ou la confiance en soi de s'approcher du reptilien, comme le montre la paraphrase *si seulement*

j'avais pu descendre quelques bonnes rasades de gin, mais je ne le pouvais pas. Le sujet parlant se servant du verbe modal *pouvoir* souligne l'impossibilité de descendre le gin, ou pour préciser, ce verbe dénote une modalité dynamique, si le sujet parlant n'était pas capable de descendre les rasades de gin, et une modalité épistémique, s'il n'avait pas cette possibilité. Le complément circonstanciel de temps aller først souligne une sorte de rupture de l'ordre des événements, comme dans la paraphrase *hvis jeg bare aller først hadde fått i meg noen stive slurker gin, men det fikk jeg ikke i meg aller først. ville... ha klart å overvinne* au « preteritum perfektum futurum » suivi d'un infinitif indique une modalité épistémique. Comme il n'a pas pu surmonter l'aversion pour tout contact avec le reptilien, il le regarde de haut et le nomme det selvbevisste krypdyret. Si c'est un irréel du présent, ce qui est peu probable, le sujet parlant se trouve dans une situation où il ne peut pas boire, et à mon avis, une telle interprétation est exclue. Soit la paraphrase **si seulement j'avais pu descendre quelques bonnes rasades de gin en ce moment, mais je ne le peux pas.* Si c'est un irréel de l'avenir, cela implique que le sujet parlant n'aura pas la possibilité de descendre quelques bonnes rasades de gin, ce qui nous donne la paraphrase *si seulement j'avais pu descendre quelques bonnes rasades de gin dans un instant, mais je ne le pourrai pas.* La présence du complément circonstanciel de temps aller først indique l'ordre des faits et souligne qu'il est nécessaire que le sujet parlant boive avant de tenter pouvoir vaincre ses réticences.

4.9 CONCLUSION

Premièrement, il n'a pas été facile d'identifier les *conditionnelles de contenu*. Comme nous l'avons vu, il n'est pas toujours évident si l'on a affaire à une conditionnelle de contenu ou non. Alors que l'exemple (60), dont l'apodose exprime explicitement une prédiction, est classifié comme une conditionnelle illocutoire à cause du performatif explicite *je vous assure que*, l'exemple (61), dont l'apodose n'exprime pas explicitement une prédiction, est classifié comme une conditionnelle de contenu sous forme d'une interrogative directe. Par conséquent, je dirais que les conditionnelles de contenu ne sont pas toujours prédictives, parce que leur apodose n'envisage pas toujours une prédiction explicite. En ce qui concerne les analyses contrastives, il existe d'autres contreparties de *si* que *hvis*, qui est le subordonnant le plus

fréquemment utilisé, qu'il s'agisse des traductions ou des versions originales norvégiennes. Il confirme sa présence dans 121 des 292 exemples au total tirés des corpus parallèles FNPC/Fiction et FNPC/Non-Fiction, et du corpus de traduction « No-Fr-Ge ». Cependant, j'ai compris qu'il y a, dans les traductions norvégiennes de mon corpus, des introducteurs qui peuvent correspondre au subordonnant *si*, comme *om*, *dersom*, *når*, *bare*, mais il y a aussi l'absence d'un introducteur conditionnel. Ces contreparties expriment des valeurs sémantiques différentes. Le subordonnant ou l'adverbe *når* se distingue des autres introducteurs, puisqu'il exprime une valeur temporelle, comme dans l'exemple (65). Si la proposition exprimant l'hypothèse n'a pas d'introducteur, elle peut se réaliser par l'inversion, comme dans l'exemple (67). Alors que la construction infinitive norvégienne dans l'exemple (84) exprime une hypothèse sous-jacente, il s'agit dans la version norvégienne en (85) d'une exclamation qui se manifeste sans introducteur et sans hypothèse. De même, dans les versions originales norvégiennes de mon corpus, j'ai vu que *uten å*, *ved å*, *at*, *så snart*, *i fall* et *i så fall* aussi peuvent équivaloir à *si*. Tandis que les traductions norvégiennes contiennent 5 contreparties différentes sous forme de subordonnants ou d'adverbes, les 6 introducteurs différents que j'ai mentionnés des versions originales norvégiennes indiquent qu'il existe plusieurs alternatives.

Au niveau sémantique, les exemples que j'ai trouvés dans les schémas *si* + PR / FUT S, FUT S / PR + *si* manifestent toujours le probable et le possible. Quand leurs versions norvégiennes envisagent le potentiel, cela implique que la réalisation du contenu dans la proposition exprimant l'hypothèse est considérée comme possible. Corollairement, si l'hypothèse peut se réaliser, la proposition exprimant la conséquence manifeste également le potentiel, comme dans les exemples (72) et (75). La proposition norvégienne à l'impératif dans l'exemple (76) révèle tantôt la condition, tantôt l'injonction. Par conséquent, au niveau pragmatique, l'hypothèse n'est pas toujours exprimée explicitement en norvégien, mais elle est sous-jacente, et ainsi, on parle d'un *si p* sous-entendu. Les exemples appartenant aux schémas *si* + IMP / COND PR et COND PR / *si* + IMP peuvent s'interpréter comme potentielles ou irréelles. Pour déterminer s'il s'agit d'une interprétation potentielle ou d'une interprétation irréelle, il est important d'étudier l'aspect verbal ou le mode d'action envisagé par le prédicat verbal dans la protase française et dans la proposition exprimant l'hypothèse norvégienne. Les contreparties norvégiennes de ces deux schémas mentionnés sont aptes à exprimer le probable, comme dans l'exemple (79), le potentiel, comme dans l'exemple (83) ou l'irréel, comme dans l'exemple (78). Dans l'exemple (80), l'hypothèse norvégienne peut

manifester le probable et le possible, alors que dans l'exemple (78), elle peut exprimer le potentiel ou l'irréel. J'ai observé qu'on traduit le présent dans le schéma *si* + PR / FUT plus souvent avec un « preteritum » que l'on traduit l'imparfait dans le schéma *si* + IMP / COND PR avec « presens ». Les schémas *si* + PQP / COND P, COND P / *si* + PQP s'ouvrent à l'interprétation potentielle et l'interprétation irréal, et ces interprétations concernent aussi leurs contreparties norvégiennes. Alors que l'interprétation oscille entre le potentiel et l'irréel dans la version originale norvégienne en (90), elle est considérée comme irréal dans la traduction de l'exemple.

Comme nous l'avons vu, l'interprétation du probable, du potentiel et de l'irréel a rapport avec les attitudes et les états épistémiques des locuteurs différentes qui véhiculent l'énoncé. Alors que la voix exprimant l'attitude épistémique est liée à un locuteur, l'état épistémique est exprimé par un autre locuteur. Dans l'exemple (83), qui exprime le discours indirect, il y a quatre locuteurs différents, et ainsi, la polyphonie se manifeste.

En général, je dirais qu'il est difficile à distinguer entre l'interprétation potentielle et l'interprétation irréal, étant donné que j'ai observé que la version originale exprime le potentiel, d'une part, et que la traduction manifeste l'irréel, d'autre part, et vice versa. Dans mes analyses, j'ai vu que le potentiel peut porter sur le présent et l'avenir, et que l'irréel peut concerner le passé, le présent ou l'avenir. Par conséquent, je peux conclure que l'emploi des six schémas prototypiques ou canoniques est très varié. Les contreparties norvégiennes sont aptes à exprimer d'autres valeurs sémantiques ou pragmatiques que les versions françaises.

Finalement, dans mon mémoire, les conditionnelles illocutoires, les conditionnelles épistémiques et les constructions hypothétiques atypiques introduites par *si* ne sont pas analysées, et donc, on n'a pas pu faire des comparaisons entre ce type de conditionnelles et les conditionnelles de contenu. De même, un projet pour l'avenir serait une analyse contrastive des constructions hypothétiques norvégiennes et leurs contreparties françaises.

Références bibliographiques

- Arrivé et al., 1999, *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion.
- Borillo, A., 2001, Le conditionnel dans la corrélation hypothétique en français, Dendale, P. & Tasmowski, L. (éds), 2001, *Le conditionnel en français*, Paris : Klincksieck.
- Chénique, F., 1975, *Eléments de logique classique, 2. L'art de raisonner*, Paris : Bordas.
- Corminboeuf, G., 2008a, Entre détachement et intégration : la topographie des constructions en si et le marquage de la structure informationnelle, Durand J. Habert B., Laks B. (éds), Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF'08, www.linguistiquefrancaise.org.
- Corminboeuf, G., 2008b, *L'expression de l'hypothèse en français contemporain, entre hypotaxe et parataxe*, thèse, Université de Neuchâtel.
- Dendale, P., 2001, Les problèmes linguistiques du conditionnel français, Dendale, P. & Tasmowski, L. (éds), 2001, *Le conditionnel en français*, Paris : Klincksieck.
- Ducrot, O., 1984, *Le dit et le dire*, Paris : Hermann.
- Ducrot, O., 2003, *Dire et ne pas dire*, Paris : Hermann.
- Faarlund, J.T, et al., 2006, *Norsk referansegrammatikk*, Oslo : Universitetsforlaget.
- Grevisse, M. & Goose, A., 2008, *Le Bon Usage*, Paris : De Boeck.
- Helland, H.P., 2006, *Ny fransk grammatikk: morfologi, syntaks og semantikk*, Oslo : Universitetsforlaget.
- Hobæk Haff, M., 1990, Quelques hypothèses sur les constructions hypothétiques, *Revue Romane*, Bind 25, 1, www.tidsskrift.dk
- Korzen, H., & Nølke, H., 2001, Le conditionnel : niveau de modalisation, Dendale, P. & Tasmowski, L. (éds), 2001, *Le conditionnel en français*, Paris : Klincksieck.
- Kronning H., 2009, Polyphonie, constructions conditionnelles et discours rapporté, *Langue française*, Paris : Larousse.
- Martin, R., 1985, Langage et temps de dicto, Université de Paris-Sorbonne, www.persee.fr.
- Martin, R., 1991, *Travaux de linguistique et de philologie*, Paris : Klincksieck.
- Martin, R., 1992, *Pour une logique du sens*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Mauger, G., 1981, *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui : langue parlée, langue écrite*, Paris : Hachette.
- Moeschler, J. & Reboul, A., 1994, *Dictionnaire encyclopédie de pragmatique*, Paris : Seuil
- Moeschler, J. & Reboul, A., 2001, Conditionnel et assertion conditionnelle, Dendale, P. & Tasmowski, L. (éds), 2001, *Le conditionnel en français*, Paris : Klincksieck.

- Nølke, H., 1993, *Le regard du locuteur*, Paris : Éditions Kime.
- Nølke, H., 1997, *Fransk Grammatikk og sprogproduktion*, København : Kaleidoscope.
- Pedersen et al., 2000, *Fransk Grammatik*, København : Akademisk forlag.
- Riegel, M., et al., 2009, *Grammaire méthodique du français*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Stage, L., 1991 : Analyse syntaxique et sémantique de la conjonction si dans les propositions factuelles, Bind 26, 2, *Revue Romane*, www.tidsskrift.dk
- Togeb, K., 1982a, *Grammaire française, Volume I : Le Nom*, København : Akademisk forlag.
- Togeb, K., 1982b, *Grammaire française, Volume II : Les formes Personnelles du verbe*, København : Akademisk forlag.
- Togeb, K., 1983, *Grammaire française, Volume III: Les formes Impersonnelles du verbe et la construction des verbes*, København : Akademisk forlag.
- Togeb, K., 1984, *Grammaire française, Volume IV: Les mots invariables*, København : Akademisk forlag.
- Togeb, K., 1985, *Grammaire française*, København : Akademisk forlag.
- Vet, C., 1980, *Temps, aspects et adverbes de temps en français contemporain. Essai de sémantique formelle*, Genève : Droz.

Dictionnaires

- Blinkenberg, A. & Høybye, P., 1984, *Fransk-Dansk Ordbog*, København : Nyt Nordisk Forlag Arnold Busk.
- Le Petit Robert*, 1995
- Le Nouveau Petit Robert*, 2010.
- www.atilf.atilf.fr, Analyse et traitement informatique de la langue française.
- www.larousse.frwww.ordnett.no : Kunnskapsforlagets blå språk- og ordboktjeneste.